

Directrice de la publication

Sol Aparicio

Responsable de la rédaction

Josée Mattei

Comité éditorial

Isabelle Boudin

Françoise Cuvier

Monique Fourdin

Marie-Thérèse Gournel

Laurence Mazza-Poutet

Miyuki Oishi

Martine Vienot

Michelle Weber-Pennec

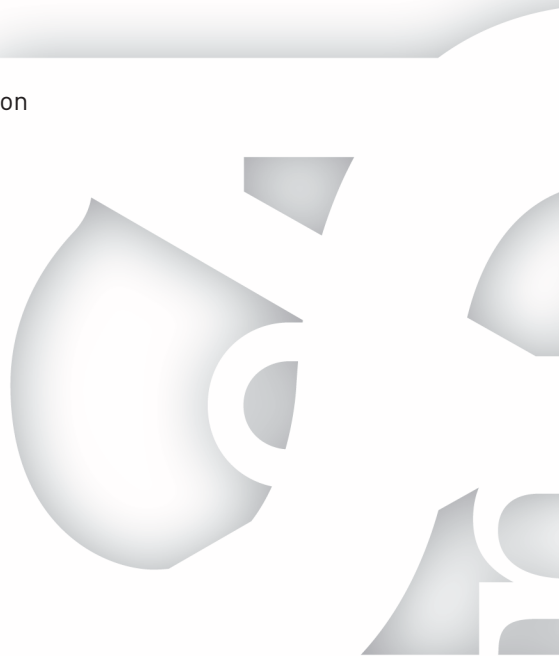
Agnès Wilhelm

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas



sommaire du n° 64, novembre 2011

Billet de la rédaction : « Rendre l'analyse indépendante des humeurs de l'analysant »	5
Avant-propos à la 3^e Rencontre internationale d'École	
Colette Soler, Le temps long	9
Jacques Adam, Passe et garantie	16
Sol Aparicio, Échec ?	21
Jean-Jacques Gorog, Les fins de la psychanalyse	24
Jean-Pierre Drapier, « Le passeur est la passe »	28
Michel Bousseyroux, Suites et fins	31
Réseau enfant et psychanalyse (REP)	
« L'enfant et la structure ». Intérêts et limites d'un diagnostic de structure dans la clinique de l'enfant	
Martine Menès, Ouverture	37
Muriel Mosconi, Autismes et objets	40
Annick Desnos, Pourquoi on n'a pas le droit ?	51
Géraldine Philippe, Troubles du langage	55
Claudine Beaussier, Clinique de fixation de positions de jouissance	63
Brigitte Lhuillier, L'idiot : structure ou fiction ?	73
Miyuki Oishi, Quelle père-version ?	81
Monique Fourdin, La névrose infantile : repères structurels et familiaux chez une enfant de 7 ans	89
Présentation	
<i>Au risque de la topologie et de la poésie</i>, de Michel Bousseyroux	
Sidi Askofaré, Une psychanalyse pour le XXI ^e siècle ?	101
Chronique	
Claude Léger : Petits riens	107

Billet de la rédaction

« Rendre l'analyse indépendante des humeurs de l'analysant »

Psychanalyse 1920 avec Freud

« Nous n'avons pas eu de scrupule à utiliser la thérapie analytique chez de tels enfants [névrosés], qui ou bien manifestent des symptômes névrotiques indubitables, ou bien étaient sur la voie d'un développement défavorable de leur caractère. »

Sur la proposition de Sadger (son analyste) et avec l'aval de Freud, Hermine von Hug Hellmuth devient, en octobre 1913, membre de la Société psychanalytique de Vienne. C'est la première femme psychanalyste non médecin à y entrer. Freud lui confiera la rédaction d'une rubrique consacrée aux enfants dans la revue *Imago* ainsi que la charge d'un cycle de conférences à la Polyclinique de psychanalyse de Berlin. En 1922, elle est chargée de cours à l'Ambulatorium de Vienne et devient en 1923 directrice du Centre psychanalytique de consultation pour l'éducation. Ce centre reçoit des enfants et leurs parents de 2 à 20 ans.

Au VI^e Congrès international de La Haye, en 1920, elle fait une intervention intitulée : « De la technique de l'analyse d'enfants ». Je vous livre quelques points de sa pratique et de ses points de vue théoriques, qui allient thérapeutique et éducation. Sa fin tragique a jeté un voile de soupçon sur son travail, mais il me semble qu'il vaut de s'y intéresser.

Cette ancienne institutrice, venue tardivement à la psychanalyse, reprendra les points de vue de Freud quant à l'analyse avec les enfants tout en y ajoutant sa touche personnelle, n'hésitant pas, par exemple, à se rendre au domicile de l'enfant pour y conduire la cure ! Elle argumente cette position en deux points : « Il faut rendre l'analyse indépendante des humeurs de l'analysant » et empêcher l'intervention des parents à trouver prétexte pour interrompre le travail.

Elle met en avant l'importance du jeu et du dessin dans le travail analytique avec les enfants, de l'ici et du maintenant, l'enfant étant souvent dans l'agir ; ce qu'il montre alors est interprétable, dans sa valeur symptomatique,

et donc « un aveu muet exprimé par une action symbolique ». Elle prône ce qu'elle nomme « thérapie active », « concertation fructueuse », ou comment se faire l'allié de l'enfant. Mais aussitôt elle prévient assez drôlement qu'aucun enfant ne troquera ses parents, fussent-ils incapables, contre son analyste !

Elle préconise la position de l'analyste comme thérapeute pédagogue, ce qui la fait parfois glisser dans une position imaginaire rivalisant avec les parents et donc de « bonne mère thérapeute pédagogue ».

Psychanalyse 2011 avec Lacan

À partir de l'enseignement de Lacan, il n'y a plus à particulariser la psychanalyse avec les enfants, même si l'on doit tenir compte et de l'influence du milieu familial présent, et des modalités spécifiques par lesquelles se manifestent ses comportements symptomatiques. L'enfant, comme l'adulte, est un *parlêtre* et il s'agit, par une clinique orientée par la psychanalyse lacanienne, de rendre compte de la façon dont pour chaque sujet se nouent ou pas les trois registres RSI.

Vous lirez dans ce numéro du *Mensuel* de novembre des avant-propos à nos Journées de décembre, celle du 9, *L'École à l'épreuve de la passe*, et celles des 10 et 11 concernant *L'analyse, ses fins, ses suites*. Suivront des textes traitant de la clinique avec les enfants, une présentation du livre de Michel Bousseyroux et la chronique *Petits riens*.

J. M.

**Avant-propos
à la 3^e Rencontre
internationale d'École**

Colette Soler

Le temps long

Je propose ici quelques réflexions, partielles je le mesure, sur ce que l'on peut, et sur ce que l'on devrait viser dans le dispositif de la passe. Heureusement, sur ce point, Lacan a bien été le « partenaire qui a chance de répondre ¹ », et de répondre de la bonne façon, car il a produit tant de formules diverses qu'il n'y a pas moyen d'en tirer une dogmatique de la passe. À charge donc pour ceux qui suivent ses orientations... de s'y orienter.

Je pars de l'indication donnée dans son « Discours à l'EFPP » : dans la passe, « l'acte pourrait se saisir dans le temps qu'il se produit ² ». On a parfois conclu de cette phrase que la passe souhaitée par Lacan était faite pour les analystes disons en instance, plutôt que pour les établis de longue date, et on s'en est même appuyé pour inciter les plus novices à se présenter à la passe. C'était assez logique, d'autant que d'autres indications de Lacan vont dans ce sens. Mais, en contrepartie, n'était-ce pas donner trop peu de poids au conditionnel du verbe : « l'acte *pourrait* ». Pourrait, peut-être, éventuellement, si. À vérifier donc, comme tout ce que Lacan a proposé sur la passe. C'était également oublier le contexte de dialogue polémique de ce discours et qu'il parlait alors en réplique à ses détracteurs, pour justifier sa Proposition. Lui-même l'a dit plus tard, expérience faite, il n'a rien recueilli qui vérifie ce conditionnel. En outre, si on en juge par la faible proportion de nominations d'AE depuis que la passe existe, de l'EFPP jusqu'à nous, et sans exception, ne faut-il pas finalement supposer qu'il y a un obstacle qui ne tient ni au contexte, ni aux personnes, et que ce que Lacan appelle « le temps de l'acte », loin d'être évident, était à interroger.

1. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Scilicet*, n° 5, p. 16.

2. J. Lacan, « Discours à l'EFPP », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 15.

Le temps de l'acte

Je suis d'ailleurs frappée par l'expression « le temps qu'il se produit », là où le français banal dirait le temps où il se produit, laissant supposer – suggestion de la grammaire que l'expression de Lacan démonte – que le temps ne serait qu'une sorte de milieu, de *ground*, dans lequel l'acte viendrait se loger, sans être lui-même de l'étoffe du temps. Or, le même discours à l'EPF pose dès ses premières lignes que l'acte s'avère par ses suites. Lacan l'affirme à propos de sa propre Proposition dont il interroge la dimension d'acte. « Est-elle acte ? C'est ce qui dépend de ses suites, dès les premières à se produire ³. » Je note déjà l'ambiguïté du mot suite, qui désigne à la fois l'après temporel et les conséquences dans le registre de la cause. Cette double connotation est d'ailleurs très manifeste dans les traductions du titre de la 3^e Rencontre internationale de notre EPFCL, *L'analyse, ses fins, ses suites*, lesquelles oscillent entre continuation et conséquence.

Quoi qu'il en soit, est-ce que les suites sont à inclure ou non dans le « temps qu'il se produit », l'acte ? On voit l'alternative : si on s'imagine, comme on le fait volontiers – *lalangue* nous y invite et les passages à l'acte nous le suggèrent d'ailleurs –, que le temps de l'acte est de l'ordre de l'instant, l'instant de la coupure entre un avant et un après, il faudra poser que les suites ne sont pas du temps de l'acte, mais d'un temps autre, d'après, et à cet égard l'avenir « dure longtemps », en effet ; ou bien on admettra que « le temps qu'il se produit », tout comme ce que Lacan a nommé « temps logique », n'a rien de ponctuel, qu'il ne se mesure ni aux déplacements de l'aiguille de l'horloge, ni aux rythmes de la durée, quoiqu'il ne soit pas non plus ineffable, mais structuré, et ne se réduisant pas à son point de clôture.

Les trois temps bien connus distingués en 1946, à propos du sophisme des prisonniers, instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure, Lacan les applique à sa Proposition. Est-elle acte, demande-t-il, c'est ce qui dépend de ses suites, notant devant les objections qu'il reçoit qu'il n'a pas assez pensé au temps pour comprendre de ceux à qui il la proposait. Il le fait à juste titre puisque dans les deux cas ce qui est en question, c'est la logique d'une décision qui n'est pas individuelle, plus le temps proprement dit. Pour les prisonniers, c'est une décision sur fond d'ignorance (je ne sais pas ma

3. *Ibid.*, p. 9.

couleur), la certitude anticipée qui mène à la sortie passant par la médiation du collectif (les trois prisonniers). La question se pose de savoir si c'est le cas, et jusqu'où pour l'acte analytique proprement dit. Je vais y revenir.

Impossible en tout cas de disjoindre l'acte analytique de l'insistance du dire qui le rend possible. Or, ce qui du temps lui fait étoffe n'est pas d'emprunt imaginaire, il « n'a d'autre En-soi⁴ » que l'objet qui en choisit. Mais il y « faut le temps », le temps pour que le sujet s'instruise de sa division. L'acte est coupure sans doute, mais qu'est une coupure sans ses bords, et comment la saisir sans son avant-coup, autant que sans son après-coup ? J'en conclus que « le temps qu'il se produit », l'acte, peut durer longtemps. Pas moyen de l'appréhender comme une figure de l'instant, d'ailleurs lui-même bien insaisissable – mais c'est un autre problème. Ce qui importe, ce sont moins les références diachroniques à l'avant et à l'après que la causalité en jeu dans les conditions et les conséquences de l'acte, soit ce dont il provient et ce qui en provient.

Conditions et conséquences

Une analyse comme conséquence

La conséquence la plus communément admise est l'analyse elle-même. La façon classique de saisir l'acte, avant même la Proposition, a été le contrôle, même si on le formulait en d'autres termes et que la référence à l'acte dans la psychanalyse ne date que du séminaire de Lacan en 1967. Le contrôle consiste à saisir l'acte par ses effets sur l'autre, l'analysant. Il fonctionne en effet, implicitement, sur le postulat suivant : si analyse il y a, celle du patient du contrôlant, alors on peut dire que l'acte était là et qu'analyste il y a eu. À cet égard, la première est donc bien toujours la seconde. Comme quoi, l'acte ne se soutient pas plus d'un seul que la sortie des prisonniers du sophisme du temps logique. C'est d'ailleurs pourquoi, je crois, Lacan a pensé à un moment que la nomination d'un AE pourrait entraîner celle de son analyste.

Mais ne peut-il y avoir suite immédiate ? Par exemple, engager quelqu'un dans une analyse, n'est-ce pas suite si immédiate qu'elle se confondrait avec l'acte ? Et ne dit-on pas en effet que c'est un

4. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, *op. cit.*, p. 55-99.

acte ? Mais est-ce l'acte analytique ? Lacan nous a appris à distinguer l'analyse en cours de l'analyse venue à son point de finitude qui est condition de l'acte. Avec le terme d'analysant, il invitait à porter notre attention sur l'analyse en cours, sur son procès, et laissait en suspens la question de l'analysé, mais surtout de l'analyste, au point que la définition qu'il donne de celui-ci dans « La note aux Italiens » impliquait le risque qu'il n'y en ait aucun.

Analyse en cours, c'est celle qui a commencé. Ce n'est pas une tautologie, car il ne suffit pas pour ça de rencontrer un analyste, et en ce sens la question de l'entrée en analyse est aussi cruciale que celle de sa fin. On n'entre pas, même si on parle à quelqu'un qui se dit analyste, à moins de mettre son « je ne sais pas » au travail. Il y faut une double condition de parole : le transfert, soit le postulat du sujet supposé savoir, l'amour « qui s'adresse au savoir ⁵ » du côté du demandeur, et corrélativement de l'autre côté un partenaire *ad hoc*, qui à la fois supporte le transfert, dans tous les sens du terme, et le met en question. La question se pose donc, côté analyste, des conditions qui permettent de soutenir ce postulat. L'analysant investit certes l'analyste comme sujet supposé savoir, mais ça ne dit pas ce qui du côté de l'analyste permet d'y répondre. Y faut-il nécessairement le changement de passe, l'expérience faite du désêtre du sujet supposé savoir sans lequel il n'y a pas d'acte analytique ?

J'ai posé naguère la question de savoir ce qui permet aux analystes sans passe, à tous ceux qui se disent analystes avant ce terme, de fonctionner ⁶. La condition minimale la plus simple et la plus commune en pratique n'est-elle pas simplement de partager le postulat transférentiel ? Et n'est-ce pas ainsi que tous les premiers postfreudiens sont entrés dans la carrière, avec la caution de Freud, qui jusqu'à la fin affirme que l'analyse de l'analyste est normalement la plus courte, puisque pour lui il suffit que le déchiffrement des formations de son inconscient, de rêve à lapsus et symptôme, lui ait permis de croire à l'inconscient ? Cette formule freudienne, « croire à l'inconscient », dit la même chose que « postulat du sujet supposé savoir », formule lacanienne. Dans les deux cas il y a l'idée d'un inconscient savoir qui parle par rébus, une sorte d'autre sujet que celui de la conscience. Et

5. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *op. cit.*

6. Voir mon texte de 1989, « Une par une ».

on a bien en effet le témoignage de ces premiers analystes qui, dans leurs interprétations, pour faire parler l'inconscient, pensaient tout autant et parfois même à la place de l'analysant associant librement. Je note que ça n'a pas empêché l'expérience de se poursuivre, point essentiel. En outre, pour revenir au présent, n'est-ce pas ainsi encore que la plupart desdits analystes y entrent, dans la carrière, non pas en croyant, ce n'est pas le terme de Lacan, mais en sachant qu'un savoir travaille jusqu'au sens dans l'espace du transfert. Ne faut-il pas en conclure qu'on peut se laisser investir par le transfert, voire se faire cause du transfert, induire donc l'hystérisation de l'analysant potentiel, en occupant la place du semblant, non comme l'objet *a* mais comme *S* barré, *§* ? À défaut de cette hypothèse, l'histoire du mouvement analytique de ses débuts à aujourd'hui resterait illisible.

De là, bien des remarques apparemment étranges de Lacan prennent tout leur relief. D'abord celle qui évoque « l'analyste moyen qui ne s'autorise que de son égarement ⁷ ». Qu'est-il d'autre que sujet barré ? Celle ensuite où il disait attendre des analystes qu'ils témoignent de l'état de leur rapport au sujet supposé savoir. Et puis surtout sa remarque de « La note aux Italiens », à propos de Freud, de ses « amours avec la vérité », où il reconnaît, je cite, « le modèle dont l'analyste, s'il y en a un, représente la chute, le rebut [...], mais pas n'importe lequel ». Ses remarques ne font injure à personne, elles dressent simplement un état des lieux et disent que, sans la passe qui rend l'acte possible, l'analyse reste d'une part limitée et d'autre part privée du principe de fin. Si dans cet acte analytique c'est l'objet qui est actif et la béance du savoir opératoire, il faut que le leurre du sujet supposé savoir ne soit « plus tenable » pour qu'un analysé soit en mesure de venir occuper la place du semblant comme objet, soit de soumettre son analysant à la question du plus-de-jouir, jusqu'à mettre en question le postulat transférentiel. Autant dire que l'entrée dans la pratique ne suffit pas à faire preuve. Et d'ailleurs n'a-t-on pas beaucoup de témoignages sur ce point de la part de passants exerçant depuis longtemps et qui attestent d'un virage venu bien après qu'ils ont engagé leurs premiers analysants dans cette aventure ?

Je conclus donc sur ce point. L'acte analytique dépend certes de ses suites, mais l'installation dans la pratique, comme on dit, n'en fait

7. J. Lacan, *Ornicar?*, n° 1, p. 5.

pas partie, elle n'est même pas requise. Le fonctionnement ne prouve rien, c'est le contraire, c'est de l'acte que dépend la nature d'une pratique. Aujourd'hui, en règle générale, celle-ci s'autorise d'abord des formations préalables, psychologie et psychiatrie, plutôt que de l'acte analytique... et l'État en redemande. D'où la nécessité d'une École et de la passe pour évaluer autre chose : ce qu'il en paraît à quelques autres de ce fameux acte. Les générations ne comptent pas à cet égard : les jeunes, les vieux, les novices et les chevronnés, c'est tout un. Sauf peut-être que les premiers sont plus poussés à s'interroger, encore. Plus généralement, il faudrait se déprendre du seul modèle donné par l'acte politique, car l'action, l'agir y a un tout autre poids, tandis que dans l'analyse l'acte s'impose d'un dire, et, le dire ne pouvant se formuler en termes de vérité, il ne se laisse saisir qu'à ses conséquences de changement auxquelles on pourrait presque dire qu'il est immanent.

Une analyse comme condition

Quant aux conditions de l'acte, elles intéressent spécifiquement l'analyse de l'analysant, toute la question étant de savoir si, au-delà du thérapeutique, elle a produit le sujet transformé qu'il espérait finir par être. Cet analysé, Lacan l'a défini d'un changement dans le rapport au sujet supposé savoir justement, ce qui veut dire aussi d'un changement dans le rapport au réel, au savoir réel de l'inconscient, ce « savoir sans sujet » qui travaille tout seul. Cette orientation est indubitable, avec l'objet qui fait trou dans le savoir de la Proposition, puis avec une fin par production d'un sujet assuré de savoir l'impossible, dans « L'étourdit ». Elle n'est pas non plus absente de la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », de 1976, mais de façon moins évidente, dès lors que Lacan formule que c'est une satisfaction qui marque la fin de l'analyse. Seulement, je l'ai fait valoir, si on suit la logique du texte, cet affect de satisfaction relève de la preuve par l'affect, car il est l'index d'un changement que j'ai qualifié d'épistémique. Je désignais par là ce que Lacan appelle le terme mis au mirage de la vérité, lequel n'est rien d'autre, je le dis en raccourci, que le postulat transférentiel. La satisfaction de fin vaut donc comme conclusion. En désabonnant le sujet de la vérité menteuse, elle atteste de la séparation de fin, séparation d'avec l'Autre par le réel du symptôme. Lacan a intitulé ses causeries à Sainte-Anne *Le Savoir du*

psychanalyste, titre auquel il tenait beaucoup. Ce qui y est en question au fond, c'est justement le savoir non pas supposé, mais effectivement acquis par l'analyste. Savoir de quoi ? Lacan en a proposé bien des formules, je ne vais pas les reprendre ici, car, en fait, c'est à chaque passant de le dire pour ce qui le concerne, et dans ses propres termes de préférence, car l'authenticité du témoignage est à ce prix.

Sur ce point une question se pose concernant ceux dont la passe dépend au premier chef : les cartels de la passe mais aussi les passeurs qui reçoivent et transmettent le témoignage. Faut-il pour reconnaître ce savoir du psychanalyste, fût-il un savoir troué en même temps qu'un savoir joui comme tout savoir, faut-il l'avoir expérimenté pour son propre compte ? Lacan a pu avancer qu'un affect témoigne d'un rapport spécifique entre deux savoirs inconscients, celui de l'amour. Si une analyse produit bien un rapport modifié au savoir inconscient lui-même, les affects souvent si ambigus qui foisonnent dans le dispositif de la passe ne témoignent-ils pas, de façon homologue, de la reconnaissance non entre deux savoirs inconscients, mais entre les rapports, modifiés ou pas, au savoir inconscient. Dans ce cas évidemment, l'épreuve de la passe n'est pas seulement pour le passant. Je laisse ça en suspens.

Une analyse achevée a généralement des effets dans les suites temporelles de la vie de l'analysé, ça va de soi, et on insiste maintenant pour dire qu'ils sont plutôt des effets de satisfaction. Mais des satisfactions il y en a beaucoup, celle de se sentir mieux, celle du *gay savoir*, etc., mais la seule satisfaction qui importe est celle qui marque la fin et elle est autre : c'est celle qui fait signe de cette mutation dans le rapport au savoir que l'on désigne faute de mieux par « chute » du transfert ou fin du mirage de la vérité et qui conditionne l'acte analytique.

L'acte, entre deux analyses alors ? Celle qu'il rend possible, qu'il cause, ce qu'essaye d'approcher le contrôle, et celle qui l'a lui-même rendu possible, qu'explore la passe. Là je ne dis pas celle qui l'a causé, car c'est justement une question. Quoiqu'il ait des conditions de possibilité, l'acte n'est pas tant causé que causal, il n'a rien d'automatique. Là aussi, il y a place pour quelque contingence.

Août 2011.

Jacques Adam

Passe et garantie

La question de la garantie est toujours un problème récurrent pour les écoles de psychanalyse. En pratique, la garantie vient toujours de l'autre et comme l'Autre est toujours barré aucune certitude n'est possible. Qui garantit ? Qu'est-ce qui est garanti ? Sur quels concepts fondamentaux de la psychanalyse peut et doit se fonder la notion de garantie ? La notion même de garantie a une histoire liée à celle de l'évolution des sociétés. En aval, côté objet, le consumérisme moderne hyperdéveloppé impose de garantir la qualité et la fiabilité des objets produits. En amont, côté sujet, l'hyperspécialisation professionnelle demande aux citoyens de s'assurer contre tous les risques possibles. L'activité de psychanalyste n'étant pas à proprement parler une profession comme les autres, est-il seulement légitime de parler de garantie en ce qui la concerne ? Aux États-Unis, la garantie psychanalytique a dû trouver son appui derrière la couverture médicale, et ce, sans doute, dès l'époque de l'*ego-psychology*. Du temps de Freud, et même malgré les soubresauts de l'« analyse laïque », il n'était sans doute même pas pensable de parler de psychanalyse en termes de garantie, le nom de Freud lui-même, pour couvrir tout ce qui relevait de cette nouvelle invention, étant suffisant à faire garantie au moins à l'égard de l'extérieur. Et à l'intérieur, le terme de « didactique », nécessaire, pour l'entre-soi de la formation des psychanalystes.

C'est justement ce que Lacan a voulu reprendre autrement. Et la question revient à se demander si l'invention de la passe est effectivement le seul moyen par lequel une « École » de psychanalyse (pas une « association », comme le fut l'IPA et comme le sont divers groupes en France et à l'étranger de nos jours) peut garantir qu'« il y a de l'analyste », selon l'expression même de Lacan, expression à prendre comme signifiant qu'un analyste est quelqu'un dont la position et la fonction d'analyste ne peuvent que relever de la voie analysante. À

quoi il faut ajouter : d'une voie analysante *vérifiée*, et vérifiée par un dispositif solidairement accepté par tous les membres concernés d'une même école de psychanalyse. La « passe », donc, et la passe avec le noyau de ses acteurs : le passant, le passeur, le cartel (de la passe), cette structure nucléaire ne suffisant pas à elle seule à faire fonctionner ce qui pourrait faire, de la passe, garantie, garantie que la *sélection* de l'analyste formé par cette école a été vérifiée. Pourquoi ?

Parce qu'il y faut aussi tous les membres d'une école. Tous les membres d'une même école sont acteurs de ce qui fait qu'on peut parler de garantie d'une École de psychanalyse. Les passants sont nommés AE (ou non) par les membres du cartel de la passe. Qui sont eux-mêmes élus par l'ensemble des membres de l'École. Les passeurs sont désignés par les AME, dont le titre, lui, relève d'une instance particulière de l'école, indépendante du fonctionnement de la passe proprement dit mais qui y est lié pour des raisons théoriques d'articulation entre les titres d'AE et d'AME. Il n'en reste pas moins qu'*a priori* les membres sans titres d'une école ont donc autant de responsabilités que les membres avec titres. Le nœud de la garantie se joue en dernier ressort au niveau des titres d'AE et d'AME.

Garantie sur titres

Revenons sur le terme de garantie, tel qu'en parle Lacan. Lacan l'emploie en fait maintes fois à propos du dispositif de la passe, et déjà dans l'« Acte de fondation » de l'EPF de 1964, puis dans la première version de la « Proposition » avec l'expression « garantie collective » et de nouveau plusieurs fois dans la deuxième version de la « Proposition », le mot y étant introduit dès la première phrase sous la forme, je dirais non pas juridique mais éthique, consistant à poser la question de « garantir l'effectuation chez le psychanalyste des structures assurées dans la psychanalyse ». C'est l'enjeu de la « Proposition » sur la passe : inventer le dispositif qui vérifie qu'on puisse sélectionner un psychanalyste logiquement produit de la structure de l'inconscient.

C'est l'École qui peut permettre la garantie de cette « effectuation ». Car non seulement Lacan parle de la formation du psychanalyste en termes de garantie, mais il parle même des « organes de garantie » propres à faire fonctionner une École de psychanalyse,

organes de garantie qui ont à jouer sur des points de raccords, dit-il, d'abord raccords entre le début et la fin de la psychanalyse *via* le transfert, mais aussi raccord entre deux « formes », qui sont deux formes de garantie, celle qu'on obtient et celle qu'on demande, deux formes de garantie, donc, ou deux « positions » de l'analyste – le terme de position est explicitement employé – correspondant à la psychanalyse en extension et à la psychanalyse en intension, soit à la fonction et aux titres respectivement d'AME et d'AE.

À cela qui est bien connu du début de cette « Proposition » sur la passe, s'ajoute ce qui vient la conclure, à savoir ce qui correspond à ce point de raccord qui donne la garantie de la fonction analytique et dont Lacan donne la forme topologique : « [...] conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension ».

Qu'est-ce à dire sinon que AME et AE sont les deux formes raccordées du psychanalyste produit par le discours analytique et que peut dès lors garantir une École qui sélectionne ses membres non pas au pèse-personne, ni même seulement au bon sens, mais avec le dispositif de la passe où il s'agit de nommer ce bout de réel qu'est l'advenue vérifiée et authentifiée par la passe du désir de l'analyste. C'est ce raccord topologique entre psychanalyse en extension et psychanalyse en intension qui oblige à dire alors qu'il n'y a pas d'AME sans AE, ni d'AE sans AME. Ce qui est une manière de dire que la garantie d'École est *ipso facto* collective, et que l'AME et donc le passeur y ont une responsabilité aussi grande que celle de l'AE.

Ce terme de « garantie collective », Lacan l'a donc employé dans la première version de la « Proposition », disant ceci : « Je prétends désigner dans la seule psychanalyse en intension l'initiative possible d'un nouveau mode d'accession du psychanalyste à une garantie collective. » Autrement dit, le noyau d'une garantie possible, c'est l'AE nommé par la passe, grâce à qui l'AME, reconnu par l'École comme un analyste « ayant fait ses preuves » ou pour sa « compétence et la régularité de sa pratique », grâce à qui l'AME donc représente lui aussi cette garantie face au social mais à laquelle il contribue surtout, dans le dispositif de la passe même, par sa fonction consistant à désigner des passeurs pour faire fonctionner ce dispositif

de la passe. Disons-le, encore, dans les termes mêmes de ces petits textes qui sont probablement de Lacan dans les premiers annuaires de l'ÉFP : il y a « la fonction AE », qui est l'« organisme central de l'École », précise Lacan, parlant donc de ce qui s'appelle aussi un « titre » ou un « grade » que ce titre représente, et n'ayant surtout rien à voir avec une hiérarchie.

Il y a donc la fonction AE et c'est grâce à cette fonction AE qu'il y a de la garantie du côté du titre d'AME en tant qu'« une École de psychanalyse présentifie, par ce titre, la psychanalyse au monde » et qu'« elle garantit par ce titre qu'un analyste relève de sa formation ». D'ailleurs, disons-le encore d'un autre biais pour tenter de cerner la difficile fonction de la garantie, ne serait-ce que dans sa définition même (fonction de la garantie sur laquelle les pouvoirs publics, sans vouloir forcément contrôler, peuvent vouloir s'informer). Plutôt que de faire valoir le néant nietzschéen de toute garantie, il est plus juste de rappeler qu'il n'y a pas de garantie de la garantie comme on dit qu'il n'y a pas d'Autre de l'Autre (grand A barré). Pas plus de *métagarantie* que de métalangage, donc. Dans la société civile, les grandes compagnies d'assurance servent de garantie aux petites compagnies, montrant qu'on ne peut pas reculer indéfiniment la fuite du sens du mot garantie sinon à finir par risquer de rencontrer un garant universel, celui, tout prêt, de la religion, le *ready-made* universel. En psychanalyse, il n'est pas question de garantie universelle, ni d'auto-garantie comme pourrait le laisser entendre le fameux « L'analyste ne s'autorise que de lui-même... » La garantie se construit et joue d'une double valeur, d'un double titre, et se produit dans un double effet, qui nécessite donc une articulation dans un collectif. Il y a la garantie au regard de l'extérieur supportée par l'AME, et pour garantir que l'AME supporte bien cette garantie, il est besoin de l'AE, de l'AE nommé par ce dispositif structuré comme un mot d'esprit, où c'est effectivement grâce à la fonction du tiers, grâce à la fonction d'un Autre qui n'existe qu'à se barrer que, en somme, l'effet « analyste » apparaît, comme, dans l'humour, apparaît l'effet *Witz*.

L'extrême de la garantie conditionnée par la fonction de l'AE, Lacan l'a suggéré pour faire fonctionner sur la passe le petit groupe italien dont la garantie ne pouvait pas s'incarner (faute de combattants) dans cette articulation topologique de l'AE et l'AME. Mais il précise bien : il s'agit avant tout, là, de garantir qu'il y a de l'analyste,

sachant que « seul l'analyste, soit pas n'importe qui, ne s'autorise que de lui-même ». C'est le « pas n'importe qui » qui a à faire avec la sélection. Car le fait de fonctionner comme analyste n'est pas suffisant pour garantir que, dans un collectif, quelqu'un d'autre est, lui aussi, analyste. La garantie collective n'est pas l'inter-garantie ni la garantie mutuelle. L'AME défini selon le seul critère du « bon » fonctionnement ne joue que comme probabilité et garantie singulière. C'est pour cela qu'il faut, dans un collectif d'École, ce dispositif commun, offert à tous, mais non obligatoire, qui permet de vérifier cette sélection par la nomination d'un analyste (l'AE) ayant témoigné de ce qu'est le désir de l'analyste. Au niveau du passeur, cette sélection est l'affaire de l'AME qui a pour guide l'expérience de sa propre voie analysante, un repère qui ne doit pas relever uniquement de son intime conviction mais de la croyance dans le bien-fondé de la passe, de son dispositif et de son fonctionnement dans l'École à laquelle il appartient, à laquelle il coopère et dont il est solidaire. Question d'éthique, celle qu'a produite sa propre analyse.

Garantie sur titres, donc. Et garantie de la sélection. Où l'AE incarne la place du réel en tant que ce réel peut être « la garantie de la Chose » et qu'il est un des noms de ce bout de réel, fondant en raison la garantie externe incarnée par l'AME. Pour cela, il faut École et nomination, donc la passe et son dispositif (passant – en puissance d'AE –, passeur, cartel). École, donc, et ses « organes de garantie », où le passeur y compte aussi, dans une fonction apparemment seconde, tout au moins discrète et effacée mais en fait éminente : dans une fonction qui fait les « inter-titres » du texte d'une École qui produit des analystes.

Sol Aparicio

Échec ?

Un psychanalyste venu d'outre-Atlantique a récemment prétendu, me suis-je laissé dire, que « la psychanalyse est un échec ». Étonnante affirmation ! Parlait-il de lui ? Pensait-il à son analyse ? À sa pratique ? Était-il saisi de ce « mal au cœur » déontologique qui accable certains quand ils réalisent « qu'une analyse a mal tourné ¹ » ?

Que voulait-il dire ? S'il ne s'agit pas du genre de propos qui fait la une des hebdomadaires en mal de vente, qu'est-ce que cela veut dire ? La psychanalyse aurait-elle failli à combler son rêve de savoir ? Aurait-elle déçu ses illusions de maîtrise ? Ou laissé insatisfaite son ambition de réussir ?

La psychanalyse est un échec ? Vive la psychanalyse !

Qui ne sait que l'échec est au cœur de la répétition créatrice ?

Il faudrait oser un éloge de l'échec. Après l'éloge humaniste de la folie, il y a bien eu un éloge moderne de la paresse ² et, plus récemment, un éloge de la fadeur ³. Il nous manque un éloge psychanalytique de l'échec pour en finir, non pas avec le jugement de Dieu comme le voulait Artaud, mais avec le disque *courcourant* sur la réussite. Faut-il revenir à la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, écrite il y a plus d'un siècle, pour rappeler, à des analystes !, que si l'inconscient existe, il n'y a pas de réussite qui vaille ?

Difficile à saisir peut-être pour des sujets du discours qui rejette, en dehors de tous les champs du symbolique, la castration – définition lacanienne bien connue du discours du capitalisme. Mais

1. C'est Lacan, bien sûr, qui raillait ainsi les bons sentiments des analystes dans l'une des leçons de son séminaire ...*Ou pire*.

2. Au moins deux, à vrai dire, celui de Lafargue et, peut-être moins connu, celui de Kazimir Malevitch.

3. Dû au sinologue François Jullien.

l'analyste ? Celui qui est devenu analyste, celui pour qui la passe à l'analyste s'est opérée, celui qui est entré dans le discours analytique, comment penser qu'il puisse, parlant en public, ne le faire qu'en tant que sujet du discours capitaliste ?

Freud, nous dira-t-on, n'a-t-il pas voulu soigner « ceux qui échouent devant le succès » ? Et pourquoi, alors, sinon pour leur permettre de réussir ? Certes. Sauf que, bien entendu, on ne saurait échouer devant le succès qu'à y croire très fermement. Et que c'est là, justement, la croyance que l'analyse ne saurait laisser intacte.

Il existe, et il faut sans doute en tenir compte, ceux pour qui l'analyse n'a pas lieu. Ils parviennent à éviter toute rencontre malencontreuse, à ne rien savoir du manque, à ignorer la division qui les constitue, à ne prendre acte d'aucun ratage. Pas besoin dans ce cas d'en démordre, on peut rester assuré de sa maîtrise, convaincu de son succès.

Et pourquoi pas ? Qu'avons-nous donc contre la promotion de la réussite ?! C'est que cela oblitère l'essentiel, la prise en compte de l'existence de l'inconscient, des défaillances qu'il commande et du malentendu qu'il assure. Celle du désir insatisfait, de la jouissance qu'il ne faut pas, de la vérité qui peut à peine se mi-dire. Du réel, enfin, sur lequel cette vérité ne peut que mentir.

Lacan l'avancait déjà en 1964, parmi les praxis en vigueur la psychanalyse se distingue d'être « orientée vers ce qui, au cœur de l'expérience, est le noyau du réel ». Comment le psychanalyste, sauf à tourner le dos au réel, pourrait-il méconnaître les occurrences de l'échec ? Que peut-il promettre d'autre au sujet, ce réel dont le propre est de ne pas cesser de se mettre en travers, de toujours empêcher que ça marche, que peut-il lui promettre d'autre que l'échec ?

Mais aussi, n'est-ce pas là, précisément, la dignité du symptôme singulier de chacun que d'insister ainsi, à l'encontre des mises au pas prescrites par les diverses modalités du discours du maître ?

Un éloge de l'échec en français ferait la différence entre celui, fondamental, auquel est voué tout parlêtre, et les échecs... singuliers, mais faisant sauter à l'oreille le jeu toujours en jeu dans la partie d'échecs – avec la nécessité de ses règles et l'incalculable hasard des coups possibles, inhérents à sa définition même. La logique, science

du réel, et la contingence qui fait le destin du parlêtre se donnent la main dans ce champ où le sujet joue sa partie.

Nous allons nous retrouver en décembre pour interroger « L'analyse, ses fins, ses suites ». Il ne s'agit pas, comme dans un feuilleton, des « suite et fin » d'une série d'épisodes. C'est l'inverse. Et l'ordre des mots dans ce titre l'indique. Car la fin ouvre ici sur les suites.

Quelles suites celui qui a mis fin à son analyse donnera-t-il à ce qui s'en est déposé pour lui ? Si l'analyse a entamé réellement « la cohérence du sujet en tant que moi », que fera-t-il du savoir de son impuissance, de la vérité de sa misère, de son manque à jouir, de l'aperçu qu'il aura eu de l'impossible ?

Nous le savons, en ce point se trouve mis à l'épreuve le désir de l'analyste, tout comme cet amour de l'inconscient que Lacan n'hésita pas à opposer aux *non dupes (qui) errent*. Il faisait un pari sur cette forme d'errance amoureuse et avertie.

Jean-Jacques Gorog

Les fins de la psychanalyse

La fin de la psychanalyse, la fin de la cure s'entend, suppose qu'elle ait atteint son but, ses fins. Cela va de soi et motive notre titre.

Je vais me contenter de rappeler quelques-uns des éléments de ce qui constitue la visée de la psychanalyse. Ce qui rend la tâche difficile est que cette visée est elle-même propre à chacun puisqu'elle est déterminée par le futur analysant, qu'il le sache ou non au début de sa cure, en principe lors des séances préliminaires dont c'est la raison d'être. C'est une fonction éminente dévolue à l'analyste de déchiffrer ce qui est le motif de la demande au-delà de... Non, pas d'au-delà. Le psychanalyste déchiffre non pas ce qui est au-delà mais ce qu'implique cette demande – pas de métalangage donc et qui équivaut à toute la distance que le psychanalyste installe entre son savoir et la connaissance du psychologue.

Dans le volume récemment paru du séminaire *...Ou pire*, Lacan s'explique à propos d'une demande ¹ centrée sur le *conjugo*. Ça rate dans la mesure de cette visée qui ne peut être atteinte, mais il ne dit pas que la psychanalyse rate pour autant. Les fins peuvent-elles changer en cours de route, soit que l'analysant s'aperçoive qu'il demandait l'impossible et qu'il y renonce, soit qu'il parte furieux de ne pas avoir obtenu ce qu'il cherchait, soit qu'un autre problème ait surgi devant être traité ? La question est d'importance puisqu'elle

1. « Un analyste peut-il vraiment faire réussir un amour ? Je dois vous dire que, quant à moi, qui ne suis pas complètement né des dernières pluies, c'était une gageure. J'ai pris quelqu'un, Dieu merci, que je savais avoir besoin d'une psychanalyse, mais sur la base de cette demande – vous vous rendez compte de ce que je peux faire comme saloperies pour vérifier mes affirmations ! – *qu'il fallait à tout prix qu'il ait le conjugo, avec la dame de son cœur*. Naturellement, ça a raté, Dieu merci, dans les plus brefs délais. J'espère que la personne dont il s'agit n'est pas là, j'en suis quasiment sûr ! » (J. Lacan, *...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 154.)

conditionne la fin. Or précisément cette question reçoit en fonction des préjugés qui nous commandent bien des réponses. Le malentendu porte d'abord sur ce qu'on entend par demande et le sempiternel « il n'a pas de demande », bien loin de répondre à ce que Lacan concevait comme concept lié à la parole, qu'il suffise qu'on parle – intransitif – pour que la demande soit. Lorsqu'il s'agit cette fois d'une demande au sens transitif, demander quelque chose, on tombe sur une aporie puisque, pour savoir ce qu'on demande, il faudrait que l'analyse ait pu l'éclairer. Sans doute on se plaint et cette demande est reçue éventuellement avec le poinçon, le label « analysable ». Mais qu'est-ce qui permet de le donner ? D'où l'analyste tient-il sa conviction qu'il est possible de mener l'analyse jusqu'à sa fin ?

Le transfert alors ? Désolé de devoir reprendre la question au début, et au début de l'analyse notamment. Maintenir le transfert n'est pas une fin en soi, c'est un outil, « afin de » et grâce à cet effet de langue qu'on rencontre en Afrique francophone, on peut dire « un outil, afin de... » point. Drôle de mot cet « afin », souvenons-nous des sciences affines indispensables à la construction d'une École selon Lacan. C'est le même mot, et dans la langue ancienne l'adjectif « afin, affine, affins » désigne d'abord la parenté, les proches : cousins, cousines, affins, affines. « Affiner » s'est conservé dans ce sens pour le fromage ; cela veut dire mettre fin aussi bien qu'apurer les comptes, ça s'appelait affiner les comptes !

Le mot qui permet de résoudre en partie l'équivoque proposée par le titre de ces journées est justement l'expression « le fin mot », qui est à la fois le dernier mot mais aussi celui qui parfait l'histoire, celui qui assure avec finesse le bouclage du propos, c'est encore la butée, ce qu'il s'agit d'atteindre. On devrait dire le fin mot de la séance pour parler de la scansion, même si cette scansion est parfaitement silencieuse, et c'est sans doute ce à quoi Lacan faisait aussi allusion en rappelant que le mot n'est jamais que motus ².

Guérir embarrasse les psychanalystes, c'est pourtant une visée qui existe, ne fût-ce que comme fantasme, et la formule freudienne

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 74 : « Si le discours analytique indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être qu'à rendre raison de sa limite. *Il n'y a nulle part de dernier mot si ce n'est au sens où mot, c'est motus* – j'y ai déjà insisté. *Pas de réponse, mot*, dit quelque part La Fontaine. Le sens indique la direction vers laquelle il échoue. »

de la guérison obtenue par surcroît ne nous suffira pas. Elle ne suffira pas dans le monde où nous nous trouvons – on a pu le voir au désaccord des psychanalystes entre eux en France récemment, y compris ceux annoncés comme lacaniens, lors des débats de la loi sur les « psychothérapies ». Les psychanalystes de notre École doivent s'expliquer sur les fins, et la guérison est indéniablement une fin possible. Or elle est inscrite dès ce début qui programme une fin. Serait-ce la fin de la plainte ? Toutes les précautions du psychanalyste, qu'il lui faut légitimement prendre, à préciser que la psychanalyse ne promet rien et tout spécialement rien quant à la fin de cette plainte seront de peu de poids au regard de l'espérance, de l'attente de l'analysant.

Il faut donc que la tromperie du transfert soit de quelque manière mise en lumière, cette tromperie nécessaire qu'il y aurait lieu de recevoir et de consacrer, mais aussi de dénoncer. Si on observe avec quelque attention ce dont il s'agit, on pourra vérifier que la dimension du hors-sens est bien présente déjà dans ce paradoxe du transfert, parce que donner du sens nourrit la tromperie, et la psychanalyse prend son temps, le temps qu'il faut, mais pour réduire cette tromperie, ce qu'on appelle interpréter le transfert.

C'est ainsi qu'il y a lieu de procéder à un certain « affinage » de la psychanalyse, dont j'attends de ces journées un éclairage frisant, à toutes fins utiles...

En annexe quelques définitions du dictionnaire.

AFIN, *aff.*, adj., allié, parent par alliance, parent, proche en général.

Cousins, cousines, affins ou *affines*. (1388, *Ord.*, XII, 164.)

Jamais n'ara n'ami n'*affin*. (*Mir. de Notre-Dame*, I, 3, 1020, G. Paris.)

Je suis Raison fille de Sapience, Amée de Dieu, son *affine* et prochaine. (*M. de Coucy, chron.* LXXXVIII, Buchon.)

– Fig., semblable, conforme :

Et devisent le cercle par IIII. figures *affines* et yvels, et chascune de ces figures est *affine* de tout le cercle. (*Introd. d'astron.*, Richel.1353, 1° 211.)

AFINER, *-yner, -inner, aff.*, verbe.

- Act., finir, mettre à fin, terminer, orner :

Tantes batailles en *avem afinees*,

Tout *eust afiné* son tans

Se Deus ne l'eust garanti (Ip. ib. ; 1° 23^o.)

- Accomplir, réaliser :

J'espere d'*affyner* mon desir, j'espere de chevyr a mon desir.

(PALSGRAVE, *Esclairc.*, p.467, Génin.)

- *Afiner un compte*, l'apurer :

Ne qu'il puisse oyr les comptes des deniers de cette ville, ne iceux clorre et *affiner*. (*Lett.de* 1517, ap. Félib., *Hist.de Paris*, V, 634.)

- Réfl., *s'affiner*, rendre ses comptes entièrement :

Ont delayé a venir compter et rendre compte et *eulx affiner* devers nous les gens de nos comptes, afin que leur estat et la veritez ne soient sceuz. (1347, *Ord.*, II, 281.)

Jean-Pierre Drapier

« Le passeur est la passe »

La passe ? Il y a une équivoque sémantique liée à ce terme du fait de la duplicité des objets auxquels il renvoie.

Tantôt il désigne une procédure et un dispositif : faire la passe, être passeur ou passant, le cartel de la passe, la Commission internationale de la garantie, etc., tantôt il indexe un moment, un lieu topologique, voire plutôt des moments ou des lieux topologiques, puisque aussi bien sont évoquées la passe à l'entrée – pour ne dire rien d'autre que l'instauration du transfert et de la nécessaire fiction du sujet supposé savoir – que la passe à la fin de l'analyse, à distinguer de la passe de l'analysant à l'analyste.

C'est avec cette dernière que Lacan noue, dans la proposition du 9 octobre 1967, les deux versants du terme, celui de la procédure/dispositif et celui du moment :

« Le passage du psychanalysant au psychanalyste a une porte dont ce reste qui fait leur division est le gond, car cette division n'est autre que celle du sujet, dont ce reste est la cause. Dans ce virage où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de son fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre. En ce désêtre se dévoile l'inessentiel du sujet supposé savoir, d'où le psychanalyste à venir se voue à l'*agalma* de l'essence du désir [...]. »

Avec plus loin cette conclusion « technique », si j'ose dire, distinguant passant (à l'analyste) de passeur, moment de procédure :

« Ainsi la fin de la psychanalyse garde en elle une naïveté, dont la question se pose si elle doit être tenue pour une garantie dans le passage au désir d'être psychanalyste.

D'où pourrait être attendu un témoignage juste sur celui qui franchit cette passe, sinon d'un autre qui, comme lui, *l'est* encore, cette passe

[...]. Qui pourrait mieux que ce psychanalyste dans la passe, y authentifier ce qu'elle a de position dépressive ? »

Dans le fond, si, pour Lacan, la naïveté de la fin d'une analyse n'est pas une garantie du passage à l'analyste, elle est par contre la marque nécessaire du passeur pour en attendre « un témoignage juste », pour authentifier au mieux ce qui se passe pour le passant.

Naïveté et contemporanéité (« être encore cette passe ») sont donc les deux critères qui fondent pour Lacan le passeur comme moyeu du dispositif, celui qui fait tourner la roue en évitant le face-à-face du passant et du cartel, du nouvel analyste ou présumé tel et des (plus ou moins) anciens, présumés (plus ou moins) amnésiques des raisons de leur engagement comme analystes, de leur passage à l'analyste.

On ne ressort pas de deux ans de travail dans un cartel de la passe comme on y est entré : certes deux ans plus vieux mais rajeuni de x années dans son rapport à la psychanalyse, ce qui prouve l'efficacité du dispositif et sa fonction anti-oubli, anti-ressassement, anti-ronronnement. Ce qui explique sans doute que depuis sa création la passe soit à l'origine des crises traversées par les écoles se réclamant de l'enseignement de Lacan : la *doxa* et le refoulement n'y résistent pas.

Deux points dans la suite des propos ci-dessus :

1. Qu'il y ait nomination ou non, c'est-à-dire que le cartel ait entendu ou non les coordonnées de « la passe à l'analyste », ce dispositif montre tout ce qui bouge dans une analyse pour un sujet et offre ainsi une plongée épistémique passionnante, dans un raccourci temporel et logique : que l'impasse soit forcée ou non, la passe (dispositif) permet bien souvent, au moins pour le cartel, la mise en perspective de l'impasse ;

2. Le passant se propose, les membres du cartel aussi ; seuls les passeurs sont choisis. Choisis par les AME, dans un nouage de leur place d'analyste du passeur et d'analyste/analysant de l'École. C'est-à-dire dans un nouage du désir de l'analyste pour un et du désir de l'analyste pour l'École, nouage de son être analyste d'un côté et de ce que Colette Soler appelait « analysant d'école » de l'autre ¹.

1. C. Soler, « D'une impasse l'autre », dans *Passes et impasses dans l'expérience psychanalytique*, actes du Rendez-vous international des FCL, juillet 2000.

Du coup, la responsabilité de l'AME est double :

- responsabilité par rapport à son analysant(e), pour qui cette désignation est un acte de l'analyste, une interprétation : pour être juste, il ne suffit pas qu'elle soit vraie, encore faut-il qu'elle tombe bien. Elle peut pousser (l'analysant à sortir de l'impasse) mais sûrement pas forcer : ce qui différencie un acte du passage à l'acte. S'il n'y a de psychanalyse que didactique, l'analysant doit en être au point de se confronter à cela, au point même que cela fasse impasse pour lui : l'impasse de la joui-sens ;

- responsabilité par rapport à l'École, *via* le dispositif de la passe, puisque le passeur est le moyeu de la passe, « est la passe » pour reprendre l'expression de Lacan. Que la désignation soit trop précoce ou trop tardive et c'est le ratage qui est annoncé : Lacan voulait mettre « le non-analyste au contrôle de l'acte », c'est-à-dire ni un analyste, ni un analysant non enseigné, « non didacté » par sa cure.

Cette temporalité du passeur explique aussi sa péremption et le bien-fondé à limiter la durée de sa fonction et le nombre de passes dont il doit recueillir le témoignage. Posant par là même la nécessité pour l'École, *via* ses AME, de les renouveler et donc de ne jamais laisser tomber le questionnement de la passe dans ses deux versants : le dispositif et le moment.

Michel Bousseyrroux

Suites et fins

Suites et fins au pluriel : c'est le cas de le dire en ce qui concerne l'analyse de l'Homme aux loups, dont on peut évaluer les retombées tardives depuis la publication en 1971 – il avait plus de 80 ans – de ses souvenirs recueillis entre 1958 et 1970 par Muriel Gardiner, ainsi que de ses entretiens entre 1974 et 1976 avec Karin Obholzer. On connaît les suites de son analyse avec Freud, comment et pourquoi ce dernier en a pressé la fin et comment et pourquoi il a préféré par la suite le diriger vers un second divan, celui de Ruth Mack Brunswick.

La fin de l'analyse avec Freud était un commencement, le commencement du pire : elle coïncide avec l'assassinat de François-Ferdinand le 28 juin 1914, d'où s'ensuivirent la guerre puis la révolution bolchevique qui allait faire perdre au Russe d'Odessa sa patrie et toute sa fortune, ravivant en lui la béance imaginaire du phallus. À lire le compte rendu que donne Freud de cette analyse en octobre 1914, on mesure à quel point dans cette analyse il a fallu que le désir de l'analyste passe en force. Que l'analyse avec Freud ait pris fin tient à Freud, à son désir d'analyste, qui aura été de faire passer l'hystoire de la névrose infantile de Serguéï Petrov au réel.

On sait que Freud tenait beaucoup, parce que c'était sa pièce à conviction contre la théorie de Jung, à la véracité chronologique de sa reconstitution de la scène primitive à partir du rêve des loups blancs perchés sur un noyer, lequel donne à lire, dit Lacan, « la structure du fantasme à l'état pur », avec sa fenêtre grande ouverte qui fait pour le sujet entrée dans le réel – laquelle reste encore à forcer, son bouchon d'angoisse étant à forer.

Mais ce n'est pas le fait que le petit Serguéï ait été réellement témoin, à 1 an et demi, par une chaude après-midi d'été, à 5 heures, d'une sieste, crapuleuse ou non, entre ses parents, qui prouve le réel.

La passe au réel dont Freud s'est fait le passeur a pu se faire grâce au dernier rêve de cette analyse, celui où S. P. rêve qu'un homme arrache ses ailes à une *Espe* et où, dans l'énoncé du rêve, l'esp d'un laps, s'élide le W de *Wespe* qui soudain donne à entendre à S. P. qu'il prononce ses propres initiales. Cette lettre W est certes le W de *Wolf* (loup) et elle redouble le V romain de la cinquième heure du fantasme. Elle chiffre, en particulier dans la phobie des papillons aux ailes en forme de poire, la jouissance sexuelle comme jouissance d'ouverture et de déchirure. Mais ce n'est pas par là, ce n'est pas par le sens qu'ont les nombres jusqu'à 6 maximum, comme le soutient Lacan¹, que ce nombre V est, comme le W qui l'élève au chiffre, du réel.

Une chose est la fonction de jouissance sexuelle que dénonce le sens du nombre apparu avec le dessin du rêve de l'arbre couvert de cinq loups. Une tout autre chose est la fonction de réel que prend, comme signe de la jouissance opaque de l'Homme aux loups dans son rapport à sa mère, la matérialité graphique de la lettre W comme porteuse d'un savoir joui hors sens. Certes, on peut toujours déchiffrer le sens joui du désir dans le rêve de l'*Espe* comme un « Je m'arrache à Grouscha et à sa menace de castration » (ce que fait Freud), ou bien comme un « Arrachez-moi, S. P., à l'emprise de ma mère ! » (ce que fait Leclaire). Mais, au-delà, ce qui émerge du mi-dit de ce rêve, c'est l'inconscient réel, savoir sans sujet *mais pas sans signe-à-taire*, dont S. P., l'esp d'un laps, signe *sonorement* (« Espe ») le poème ! Quel aura été l'effet de cette signature de fin (provisoire) d'analyse avec Freud ? Son effet majeur aura été, probablement, de nouage au cinquième rond de l'angoisse, celle-ci y prenant alors sa fonction nodale, comme *nominatrice* du réel.

Dix ans plus tard, ce réel fait retour sur le corps de l'Homme aux loups, sur le bout de son nez et à travers le miroir, lieu topique de la faux du temps. La régression topique au miroir mortifère fut déclenchée par le fait qu'en juin 1926 Freud demanda à l'Homme aux loups de lui confirmer par écrit l'exactitude du récit du rêve des loups. Celui-ci lui répondit qu'il confirmait et ajouta même, à l'appui, deux souvenirs d'enfance où il est question de castration. Très vite explose alors un délire de persécution, centré sur un professeur de dermatologie qui lui a annoncé que sa cicatrice blanche sur le nez

1. J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 554.

était impossible à effacer. Il suffira de cinq mois d'analyse avec Mack Brunswick (en analyse et en contrôle avec Freud), qui sut faire montre, dit Lacan, de ce que les Chinois appellent la douceur malléable de la femme, bienvenue dans la manœuvre du transfert psychotique, pour qu'il guérisse de ce délire qui avait pris la forme d'un discret pousse à la femme (il utilisait compulsivement le miroir de poche et le poudrier de sa femme).

Le remarquable de cette seconde tranche d'analyse est que l'analyste y a réussi non seulement à démanteler l'identification de l'Homme aux loups au fils préféré de Freud mais aussi et surtout à briser l'icône qui aliénait l'analysant dans un fantasme masochiste de Pietà. Lacan voit juste quand il examine le cas de l'Homme aux loups dans son séminaire de 1952-1953 : Ruth Mack Brunswick a réussi là où la sœur, à la fois trop proche de lui et trop proche du père, avait échoué. Ruth Mack Brunswick dira en 1945 que cette analyse avait apporté un matériel nouveau et des souvenirs jusque-là oubliés concernant sa sœur aînée Anna. Un rêve de fin de cette tranche d'analyse, où l'analyste est figurée en page de théâtre que le sujet embrasse sur ses genoux, fait passer à l'inconscient cette jouissance de transfert à l'analyste en place d'Anna, passage à l'inconscient à partir duquel l'Homme aux loups retrouve une position active virile qui, en le sortant de la jouissance passivante paranoïaque, traduit une satisfaction de fin.

Cette jouissance en miroir avait son empreinte littérale dans un jeu d'enfant que l'Homme aux loups relate à la journaliste Karin Obholzer. Anna, qui avait toujours peur d'avoir le nez rouge, jouait à demander sans cesse à son petit frère : *Esanetor* ? C'était le palindrome de *rote Naze*, nez rouge en allemand. Or, la finale *tor* de ce mot de passe est, relèvent Nicolas Abraham et Maria Torok, un signifiant de *lalangue* maternelle russe qui est le passé d'un verbe qui, en russe, est homophone de « sœurette » et qui signifie froter, blesser, polir.

C'est donc bien dans cette scène en miroir des jeux interdits de l'enfance que se jouait déjà, vers l'âge de 3 ans, dans la commutation entre le T et le R du son *rot* de l'allemand au son *tor* du russe, la passe précoce à *lalangue* – à *lannalangue* – du petit Serguéi.

13 juin 2011

Réseau enfant et psychanalyse (REP)

« L'enfant et la structure »
Intérêts et limites d'un diagnostic
de structure dans la clinique de l'enfant
Aix-en-Provence, 2 juillet 2011

Martine Menès

Ouverture

Le REP¹ est un réseau mis à disposition des cliniciens intervenant auprès d'enfants et souhaitant interroger leur travail avec l'orientation que Lacan a donnée à la psychanalyse. Y vient qui veut, chacun s'y engage et y parle en son nom. Plusieurs groupes se sont constitués en France et à l'étranger (Italie), une liste mails recueille les adresses individuelles, toute initiative est entendue.

Pour ouvrir la journée, je vais reprendre le fil de l'argument et le prolonger par mes propres questions, voire par mes positions que je livre au débat.

1. Que désigne la structure en psychanalyse ?

D'abord la structure du langage, à laquelle personne n'échappe, même pas les autistes qui pourtant s'y essaient, structure où le vivant s'aliène pour devenir humain.

Structure du langage qui devient donc structure du sujet de l'inconscient, aussi bien chez Freud qui la représente par les topiques, la première : inconscient-préconscient-conscient, puis après 1920 la deuxième : ça-moi-surmoi, instances dont une grande partie est l'inconscient.

Lacan va d'abord rendre compte de la structure du sujet inconscient comme homologue à celle du langage. Puis, pour définir un sujet effet du langage certes mais aussi du réel, par les figures topologiques, dès le séminaire *L'Identification* (1961-1962), et à partir des années 1970 par les nœuds borroméens qui représentent les instances psychiques constitutives de l'inconscient : réel, symbolique, imaginaire, et ses modes de jouissance autour de l'objet : jouissance de l'Autre, jouissance phallique, autre jouissance. Cette formalisation

1. Réseau enfant et psychanalyse.

inclut la première formalisation de la structure-langage : « La structure, c'est le réel du langage », écrira Lacan dans « L'étourdit ² ».

Cette nouvelle écriture introduit une révolution, dont il reste à tirer les conséquences cliniques. Car ensuite la structure se révèle dans les structures cliniques : névrose, psychose et perversion ; et l'autisme est-il hors structure ou une forme de psychose ? La débilité mentale est-elle dans le suspens entre les structures ?

2. À quel moment peut-on parler de structure chez l'enfant ?

Je répondrais : ça dépend des enfants. À quel âge le sujet n'est plus un enfant ? Je répondrais : à la puberté. L'enfant, c'est le prépubère.

3. Comment repérer la structure clinique de l'enfant ?

Le repérage diagnostique peut se faire à plusieurs niveaux : langage, parole, conduites, phénomènes élémentaires. La journée nous donnera certainement des exemples.

Souvent, le diagnostic suspensif en matière d'enfant se pose par défaut, en l'absence des signes distinctifs des passages structurels de la névrose infantile.

Encore faut-il en effet ne pas confondre l'identification au symptôme ou à la folie de l'autre familial et la structure propre au sujet. Ou ne pas prendre un psychotique pour un névrosé obsessionnel, un autiste Asperger pour un surdoué.

En conclusion d'ouverture si je puis dire, je pose la question qui est pour moi au cœur de la clinique. Dans la représentation borroméenne de la structure, les trois anneaux, représentant le réel, le symbolique et l'imaginaire, sont noués ensemble par un quatrième, celui du symptôme, formation métaphorique résultat du refoulement (Lacan fait de l'Œdipe le symptôme de la névrose), ou celui du *sinthome* (construction stabilisante, spécifique de la psychose, qui permet une accroche des trois registres). D'une part, la fonction nomination remplace celle de métaphore paternelle, d'autre part, d'autres nouages, au 1 par 1, que celui par le Nom-du-Père sont possibles. Dès

2. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973.

lors, si l'on peut encore parler de névrose, ce serait de névrose sans père-version, et si l'on peut encore parler de psychose, on ne peut plus parler de folie mais tout au plus de psychose normale.

Les enfants grandissant en analyse nous mettent parfois devant des surprises thérapeutiques que l'on ne peut pas toujours expliquer par une erreur initiale de diagnostic. Je nous souhaite qu'à travers les travaux que nous allons entendre nous nous laissions enseigner par eux.

Muriel Mosconi

Autismes et objets *

Certains sujets autistes témoignent de capacités autothérapeutiques très élaborées qui leur permettent parfois de tempérer leur angoisse et de s'insérer socialement. La prise en compte de ces ressources permet de rompre avec le mythe déficitaire qui obscurcit l'abord de l'autisme pour repérer et soutenir ces inventions autothérapeutiques.

Qu'est-ce que l'autisme infantile ?

L'autisme infantile est une psychose, à l'expression clinique variée, ce qui fait parler de « spectre autistique ». Cette psychose est caractérisée essentiellement par des troubles de l'énonciation, du silence radical à l'écholalie par exemple, en passant par des stéréotypies verbales itératives. Cela fait dire à Lacan que les enfants autistes sont des enfants « sérieux », qui ne prennent pas les mots à la légère et pour lesquels les mots ont un poids très particulier. Il suffit d'ailleurs d'avoir entendu un enfant durant toute une séance répéter de manière approximative le mot « scotch » en demandant à l'Autre de le répéter à son tour dans un procédé de vérification de similitude (*sameness*) impossible pour s'en convaincre.

Dans cette itération indéfinie d'une stéréotypie verbale, ainsi que dans la répétition d'autres stéréotypies verbales ou gestuelles, se marque la non-inscription efficiente d'un trait unaire qui permettrait que la répétition amène du nouveau.

Donna Williams, une autiste de Kanner, explicite ce rapport autistique très particulier au langage isolé de la jouissance quand elle note qu'elle ne pouvait pas exprimer simultanément les émotions et

* Une autre version de ce texte a été donnée sous le titre : « Ce qui affecte les enfants et ce qu'ils en disent », à Aix-en-Provence, le 27 janvier 2011.

les mots ou quand elle entend une voix intérieure lui dire : « Les émotions sont illégales ¹. »

Birger Sellin, autiste de Kanner lui aussi, reste muet. Il s'éprouve comme « un être totalement sans soi », souffrant d'une solitude radicale (*lonelyness*), à laquelle il cherche à remédier en se connectant au langage par le biais de l'écriture assistée par ordinateur. Il écrit (sans ponctuation, ni majuscules) :

« un être muet aussi veut s'articuler
lui aussi a droit au langage
sans langage nous sommes des appareillages morts isolés rejetés
un travail important d'apporter la parole aux muets ². »

L'autisme infantile est aussi caractérisé par une carence de l'identification primordiale, une carence de l'incorporation du signifiant paternel selon le mythe totémique, carence corrélée à la forclusion du Nom-du-Père. Cette carence commande les troubles du langage et les troubles spéculaires, elle instaure la solitude radicale (*lonelyness*) que notaient Kanner et, avant lui, Bleuler dans la schizophrénie. C'est d'ailleurs Bleuler qui, en référence au concept freudien d'autoérotisme, introduit le terme d'autisme dans la clinique de la schizophrénie. Il décrit un autisme primaire, fait de retrait et de rupture d'avec l'Autre, et un autisme secondaire, qui est un délire qui tente de reconstruire ce rapport à l'Autre, tout en, selon lui, l'isolant de fait.

La carence spéculaire était aussi notable pour un de mes petits analysants psychotiques. Il lui a fallu un an pour qu'il puisse regarder son image dans le miroir, là où, au départ, il n'y avait qu'une surface qu'il évitait du regard, qu'il refusait radicalement. Ce qui d'ailleurs démontre l'aspect dynamique, non figé de l'évolution de l'autisme.

L'objet autistique

L'autiste recourt quelques fois, à des degrés divers, à une défense qui se fonde sur un objet hors corps, l'objet autistique. Cet objet est immuable, tout au moins pour un temps, et il renvoie au trait d'immutabilité (*sameness*) décrit par Kanner. Il rend possible une

1. D. Williams, *Si on me touche, je n'existe plus*, Paris, J'ai lu, 1992 ; *Quelqu'un, quelque part*, Paris, J'ai lu, 1996.

2. B. Sellin, *Une âme prisonnière*, Paris, Robert Laffont, 1994.

représentation du sujet, en devenant support du double. Parfois même cet objet parvient à contribuer à l'ordonnement du monde en constituant la matrice d'un corps symbolique de suppléance, en constituant un « Autre de synthèse » qui prend volontiers la forme d'une machine.

Jean-Claude Maleval³ a proposé de classer ces objets – à partir d'un degré zéro où, en l'absence d'objet et confronté à un Autre réel, le sujet en fuit la voix et le regard – en quatre catégories, de l'objet autistique brut à l'objet et aux compagnons régulants, en passant par l'objet non régulé puis par l'objet régulé.

La forme la plus élaborée de cet objet, illustrée par la machine de Temple Grandin, permet une certaine restauration de l'énonciation et supplée, en partie, à la carence de l'identification primordiale. Certains enfants autistes, devenus adultes, en témoignent, comme Temple Grandin donc, Donna Williams ou Joey l'enfant-machine de Bruno Bettelheim par exemple⁴.

La jouissance du sujet se trouve pacifiée, la vie affective peut se prendre au signifiant, tandis que l'Autre de synthèse ne fonctionne plus seulement dans un domaine circonscrit mais participe à la construction du champ de la réalité.

« L'autisme [écrit Donna Williams] n'est pas une forme de démence, [ce serait plutôt] la forme extrême du mécanisme qui permet de se protéger de la folie⁵. » En effet, les constructions autistiques de ces divers objets travaillent contre le chaos qui menace le sujet et procèdent à une régulation de la jouissance folle. Il faut cependant noter que tous les autistes n'ont pas recours à un objet précis, qu'ils peuvent passer d'un objet à un autre et qu'ils trouvent parfois d'autres solutions pour s'orienter et orienter leur monde.

Le témoignage des autistes

Depuis 1943, les autistes de Kanner ont vieilli et certains ont écrit et enseigné, comme Temple Grandin (*Ma vie d'autiste* et *Penser en images*) ou Donna Williams (*Si on me touche, je n'existe plus* [*Nobody*,

3. J.-C. Maleval, « De l'autisme de Kanner au syndrome d'Asperger », *L'Évolution psychiatrique*, tome 63, fascicule 3, juillet-septembre 1998, p. 293-309.

4. B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, Paris, NRF-Gallimard, 1969, p. 301-418.

5. D. Williams, *Si on me touche, je n'existe plus*, *op. cit.*

Nowhere] et *Quelqu'un, quelque part* [Somebody, Somewhere]]. Ils nous donnent un témoignage précieux sur ce qu'ils appellent l'autisme.

« Je crois [écrit Donna Williams] que, dans le cas de l'autisme, c'est le mécanisme qui contrôle l'affectivité qui ne fonctionne pas correctement. Le corps n'en est pas affecté ⁶. » Elle rejoint ici Lacan qui note dans « Radiophonie » que c'est incorporée que la structure fait l'affect et que le corps du symbolique fait le corps du sujet de s'y incorporer ⁷. Pour Donna Williams, faute de l'incorporation symbolique, le corps n'est pas affecté.

Elle poursuit : « Les capacités intellectuelles restent normales, bien que celles-ci ne puissent pas s'exprimer avec la profondeur voulue ⁸. » Cette « profondeur » est celle que confère l'articulation du signifiant à la jouissance. « Mes décisions, écrit Temple Grandin, ne sont pas commandées par mes émotions, elles naissent du calcul ⁹. »

La carence de la *fixion* de jouissance dans le signifiant par l'identification primordiale, la dysfonction du S₁ qui fonde l'énonciation éclairent la solitude que Kanner note comme symptôme fondamental de l'autisme avec l'immutabilité.

Birger Sellin s'éprouve comme un être coupé de l'humanité. Dans *La Solitude du déserteur*, il écrit : « C'est comme être enterré vivant, la solitude d'un autiste », « je ne veux plus être un *en-moi* », et il précise : « Parler est pour moi un engagement important, c'est une institution pour ressusciter les morts à la vie, pour les solitaires fous cela remplace leurs désorientations sociales », lui qui se situe comme « le rebut indéfinissable de l'humanité ¹⁰ », rejoignant en cela d'ailleurs une définition lacanienne de l'analyste comme objet *a*. Notons aussi que se dire « déserteur » implique un choix assumé du sujet, de l'ordre de l'insondable décision de l'être du choix de la psychose, notée par Freud et par Lacan.

Même Temple Grandin qui parvient à une restauration de la fonction de l'énonciation témoigne d'une identification à une vache qui, par définition, ne parle pas.

6. *Ibid.*

7. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 403-447 et p. 409-410.

8. D. Williams, *Si on me touche, je n'existe plus*, *op. cit.*

9. T. Grandin, *Ma vie d'autiste*, Paris, Odile Jacob, 1994.

10. B. Sellin, *La Solitude du déserteur*, Paris, Robert Laffont, 1998.

Berge Sellin écrit dans son style haché : « Les organes sensoriels sont OK. À l'intérieur tout bêtement il y a hélas un pêle-mêle de mots phrases idées sont ainsi séparées et déchirées, les choses les plus simples sont arrachées du contexte du monde extérieur important réel unique autre une pensée est aussi lourde pour moi qu'une vraie caisse de monde intérieur ¹¹. »

La signification phallique qui instaurerait des points d'arrêt et un ordre dans ce chaos s'avère carente. Il y a bien ici le style de langage schizophrénique, que repérait Freud, où les mots sont traités comme des choses avec un clivage entre la représentation de mot et la représentation de chose. D'où le recours à la lettre dans l'écriture machinique où l'immutabilité est garantie, et à des objets plus ou moins connectés à la lettre. La lettre dans sa solitude énigmatique assure une certaine *fixion* de jouissance, un certain nouage signifiant-réel.

Reprenons les quatre degrés d'objets autistiques décrits par Jean-Claude Maleval.

1. *L'objet autistique brut*

Il s'agit du précurseur de la machine autistique. Il arrive que l'on assiste à l'émergence d'un objet auquel le sujet s'accrole, de manière contemporaine quelques fois à des automutilations. Le passage de blessures-trous ou faux trous à la manipulation d'un objet ou d'une série d'objets privilégiés, véritables supports réels du corps, balise les espaces. Ils condensent en partie une certaine jouissance et peuvent fonctionner dans une alternance logique qui n'est pas sans évoquer un pseudo *Fort-Da*. Ainsi Thibault qui, en séance, produit, de manière répétitive, alternativement deux assiettes, une rouge, une verte, en en nommant les couleurs. Il s'agit d'un faux *Fort-Da*, car il n'inclut pas la fonction de la perte et car il ne se boucle pas sur la production d'un trait unaire. Cependant, la fonction du double s'y profile, corrélée à une alternance signifiante.

2. *L'objet autistique non régulé*

Il s'agit de monstres mécaniques incontrôlables, en progrès sur les objets autistiques bruts, car ils commandent l'animation du sujet, mais ils ne régulent pas sa jouissance, le laissant en plan de manière

11. *Ibid.*

itérative ou bien s'emballant jusqu'à l'explosion du monde. On évoque ici, bien sûr, le cas de Joey, l'enfant-machine de Bruno Bettelheim ¹², et celui de Stanley, relaté par Margareth Mahler ¹³.

Bruno Bettelheim écrit à propos de Joey et des machines qu'il avait créées : « Il y avait des moments où une longue période de non-existence était interrompue par la mise en route de la machine et par son passage à un régime toujours plus élevé, jusqu'à ce que le dénouement soit atteint dans une explosion pulvérisatrice. [...] Dès que l'objet lancé s'était brisé et que le bruit s'éteignait, Joey s'éteignait aussi. Sans transition aucune, il retournait à sa non-existence ¹⁴. »

Il y a là une relation transitiviste à la machine. Son emballage correspond à une jouissance débridée, déconnectée du symbolique, mais en régime « calme » ces machines permettent au sujet de se connecter à un trognon de symbolique en évitant les ravages du désir de l'Autre.

3. *L'objet autistique régulé*

Le sujet parvient à obtenir un apaisement de la jouissance délocalisée ainsi qu'une certaine adaptation sociale lorsqu'il se branche sur la machine régulée de l'autiste savant. Le plus souvent elle est constituée par un recueil de signifiants classés selon un ordre rigoureux, par exemple un dictionnaire, un calendrier ou un annuaire. La fonction de la lettre est là plus évidente.

Donna Williams écrit : « Je me passionnais pour les classements et les collections en tout genre. C'était ma manière de reprendre goût à ce qui m'entourait. J'adorais l'annuaire téléphonique. Je consultais systématiquement l'annuaire puis je téléphonais au premier et au dernier nom de la liste de chaque lettre. L'important était d'avoir réussi à établir une communication avec les gens à partir de choses inanimées. Je cherchais simplement un monde bien pourvu de cohérences fixes ¹⁵. »

Les lettres sont structurées ici par des règles externes. L'accent est mis sur le côté objet du signifiant comme les lettres d'imprimerie

12. B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, op. cit.

13. M. Mahler, *Psychoses infantiles*, Paris, Payot, 1973.

14. B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, op. cit.

15. D. Williams, *Quelqu'un, quelque part*, op. cit.

ou comme les mots pris à la lettre, avec une éventuelle déconnexion autiste du système signifiant où la lettre apparaît dans sa solitude radicale. Cette aspiration à un monde de cohérences fixes, où la lettre est très supérieure au concept, tente de pallier la forclusion du signifiant du manque de l'Autre qui commande la dialectique signifiante métaphoro-métonymique.

Donna Williams joue au Scrabble avec sa mère. Il s'agit de la seule activité qu'elle consente avec elle. « J'y découvrais, écrit-elle, des mots dont la sonorité me plaisait, que je ne me lassais pas de répéter. J'affectionnais particulièrement des mots qui appartenaient à des ensembles plus grands, plus généraux ¹⁶. » Temple Grandin présente, elle, des capacités exceptionnelles de la visualisation spatiale et de la visualisation photographique des écrits.

L'une et l'autre considèrent que les autistes traitent mieux les informations transmises par écrit. Dès lors, l'une et l'autre prônent de mettre machines à écrire et ordinateurs à la disposition des autistes. D'ailleurs Birger Sellin, du fait de la carence de l'énonciation à laquelle il est confronté, considère l'écriture assistée par ordinateur comme « une aide formidable », mais il reste muet. Les machines à écrire et les ordinateurs proposent un stock de lettres qu'ils organisent, d'où leur affinité avec les machines signifiantes régulées de l'autiste savant.

Il y a là l'indication d'un couplage du sujet avec un Autre sans manque dialectisable constitué par des séquences de lettres organisées et non par des articulations signifiantes. Ces machines permettent un couplage avec elles volontaire et interruptible qui produit des lettres mises en séries. De plus, elles protègent d'une confrontation trop directe au désir de l'Autre. Cependant elles n'ont de valeur qu'en tant que trouvaille d'un sujet et non en tant que « ready made » thérapeutique imposé qui vaudrait pour tous. Annick Deshays souligne : « Dresser un plan scientifique d'éducation avec les autistes, de manière uniforme et unilatérale dispense un régime de protectrice dictature [...]. Il prime d'abord de trouver la faculté (ou les facultés) de chaque personne autiste avant d'établir une démarche éducative [...]. Faire du comportementalisme, c'est inciter à nous rendre "facile" un formatage

16. *Ibid.*

réduisant notre liberté d'expression ; c'est durcir notre grave problème d'identification et d'humanisation ¹⁷. »

4. *L'objet autistique régulant de Temple Grandin*

Il est plus élaboré et plus autothérapeutique que les précédents et une potentialité créatrice lui est inhérente.

Temple Grandin, diagnostiquée autiste de Kanner dans son enfance, a pu faire des études universitaires et elle a obtenu un doctorat en science du comportement animal. Elle a fait de nombreuses conférences et elle a occupé un emploi d'ingénieur. Puis elle a été maître de conférences en science animale à l'université du Colorado.

Son émergence subjective, relatée dans son livre *Emergence, Labeled Autistic (Ma vie d'artiste)*, correspond à la construction d'une machine. À la fin de ses études secondaires, elle construit une « trappe de contention », dont l'idée lui vient en regardant des vaches apeurées se faire enfermer dans une trappe à bétail, ce qui les calme quand les parois se resserrent doucement sur leurs flancs. La machine qu'elle construit lui procure le même apaisement. « Enfant, écrit-elle, je rêvais d'une petite niche d'environ un mètre de large sur un mètre de long. La trappe de contention était cette niche secrète, convoitée, de mes rêves enfantins. C'était une invention que j'avais conçue ¹⁸. »

L'existence entière de Temple Grandin se structure par dérivation de sa machine régulante. Sa vie, ses centres d'intérêt paraissent commandés par la machine. D'ailleurs, elle écrit que « la machine [lui] tient lieu de motivation ¹⁹ ».

Elle constitue un objet organisé qui lui permet une certaine contention de sa jouissance, grâce à quoi son désir se structure et s'oriente. Grâce à la machine, elle parvient à maîtriser son agressivité, à tempérer ce qu'elle appelle « l'hyperactivité de [son] système nerveux ²⁰ », à apprendre à ressentir et à accepter qu'on lui témoigne de l'affection. Toutefois, cette ouverture de la vie affective rencontre des limites : « J'ai peur du mariage, dit-elle. Il est plus important pour

17. A. Deshays, *Libres propos philosophiques d'une autiste*, Paris, Presses de la Renaissance, 2009, p. 116-121.

18. T. Grandin, *Ma vie d'artiste*, op. cit.

19. *Ibid.*

20. *Ibid.*

moi de construire l'appareil ou de développer la méthode, que de devenir "normale" ou de me marier ²¹. » La machine ne lui tient pas lieu de fonction phallique qui lui permettrait d'affronter de manière tempérée le désir de l'Autre.

Mais elle soutient son identification à l'animal, qui lui permet de compenser en partie la carence de l'identification primordiale. Elle s'affirme dans son second livre, *Penser en images* ²², qu'elle voulait intituler *Le Point de vue d'une vache*.

« L'Autre de synthèse » que constitue la machine est là particulièrement élaboré. Le sujet devient apte à assimiler des signifiants nouveaux qui ordonnent la réalité. Cependant, il subsiste des traces du trouble primaire de l'énonciation. Outre les identifications machiniques ou animales, il y a une difficulté à subjectiver des éléments littéraires assemblés en séquences rigides. Dans *Un anthropologue sur Mars*, Sachs décrit ce phénomène : demandant à Temple Grandin de lui répéter une indication qu'il avait mal comprise, il est surpris de l'entendre réciter de nouveau « toute la liste de ses directives durant plusieurs minutes en des termes identiques ». Elle confirme : « Je ne peux accéder à une information qu'en me repassant l'ensemble des séquences qui la contiennent ²³. » Elle compare sa « librairie mentale » à une machinerie d'ordinateur. Il y a la visée d'une connexion rigide du mot, ou d'un ensemble de mots, et de la chose. Quand le sens d'un énoncé ne peut se décider en prenant en compte l'énonciation, Temple Grandin est désemparée. Sa compréhension du langage courant, note Sachs, « était toujours très anormale. Les allusions, les présuppositions, l'ironie, les métaphores, les plaisanteries lui restaient incompréhensibles ²⁴ ».

5. *Les compagnons régulants*

Les objets des autistes constituent une image du double, mais quelques fois apparaît l'image d'un petit autre réel ou imagé sur laquelle le sujet prend appui.

21. *Ibid*

22. T. Grandin, *Penser en images*, Paris, Odile Jacob, 1997.

23. O. Sachs, *Un anthropologue sur Mars*, Paris, Seuil, 1986.

24. *Ibid*.

Quand progresse la cure de Joey, l'enfant-machine de Bruno Bettelheim, divers compagnons imaginaires apparaissent : « Kenrad », « Mitchell » et « Valvus », qui constituent selon Bruno Bettelheim « une structure extériorisée pour une personnalité intérieure ²⁵ ».

Temple Grandin construit « Bisban ». « Ce que je préférerais chez lui, note-t-elle, c'était sa capacité à contrôler les choses. Je voulais contrôler les choses et Bisban était mon alter ego ²⁶. »

Donna Williams a élaboré une structuration psychique comparable à celle de Temple Grandin : études universitaires, doctorat, publication de livres, *Nobody Nowhere* en 1992 et *Somebody Somewhere* en 1994. Elle a construit un Autre à partir de deux compagnons imaginaires : « Carol » et « Willie ».

Willie apparaît lorsqu'elle a 2 ou 3 ans. Son comportement donne exactement la réplique à celui de son « ennemie jurée » : sa mère. Willie inverse exactement les paroles de la mère. « Willie, écrit-elle, mimait les mots à ma place. Mais, incapable de s'en servir, il les avait stockés pour s'en servir comme des armes offensives au moment approprié [...]. Il avait appris à argumenter tous les points de vue, sans en adopter aucun ²⁷. » Il la protège du désir ravageant de l'Autre mais aussi d'une prise de position subjective déstabilisante qui mobilise le sujet de l'énonciation.

Carol est l'antithèse de Willie. C'est une image idéale issue d'une rencontre éphémère avec une jeune fille qui « réunissait tout ce qu'il est possible d'aimer ²⁸ ». C'est le double avec lequel elle dialogue dans le miroir. Il s'agit pour elle non d'une image mais d'une personne vivante construite en conformité avec les signifiants de la mère.

Mais si Carol et Willie, dans leur antinomie non dialectisée, « participaient au monde, écrit Donna Williams, c'était au prix [pour elle] d'une véritable mutilation psychique ²⁹ ».

Tous ces objets, de l'objet brut au compagnon imaginaire, permettent une régulation de la jouissance. La capacité à se coupler à

25. B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, op. cit.

26. T. Grandin, *Penser en images*, op. cit.

27. D. Williams, *Si on me touche, je n'existe plus*, op. cit.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*

ces objets de manière intermittente souligne leur nature de frontière et quelques fois de filtre. Bien sûr, ces objets ne s'inscrivent pas dans la série des objets pulsionnels. Mais ils sont un appui essentiel pour le sujet.

L'évolution de certains enfants étudiés en 1943 par Kanner en témoigne. Il reprend cette étude en 1971, pour constater que les seuls qui ne sont pas dans une institution spécialisée, Donald et Frederick, sont parvenus à occuper un emploi en se couplant à des objets particuliers : une photocopieuse, qui conserve l'agencement de la lettre, pour Frederick, et un livre de compte pour Donald qui travaille dans une banque ³⁰.

Joey, de Bruno Bettelheim, apporte deux objets à l'école orthogénique, trois ans après en être parti : son diplôme du lycée technique et une machine électrique qu'il a construite. « Une chose très lourde, écrit Bruno Bettelheim. Mais il y avait dans sa façon de la porter du triomphe et de la satisfaction ³¹. » Il s'agit d'un redresseur qui change le courant alternatif en courant continu, qui en quelque sorte lui permet de maîtriser « l'électricité folle dont il est le jouet ³² ».

30. L. Kanner, « Follow up studies of eleven autistics children originally reported in 1943 », *Journal of Autism and Childhood Psychosis*, 1, 1971. Trad. fr. : *La Psychiatrie de l'enfant*, XXX-VIII, 2, 1995, p. 421-461.

31. B. Bettelheim, *La Forteresse vide*, *op. cit.*

32. D. et G. Miller, « L'enfant-machine », *Ornicar?*, n° 31, 1984, p. 51-55.

Annick Desnos

Pourquoi on n'a pas le droit ?

Cette question, Max la pose de façon incessante, avec de nombreuses variantes, depuis son arrivée à l'hôpital de jour. Il a alors 5 ans. Son agitation, l'instabilité, l'agressivité envers les autres enfants ne lui permettent pas de poursuivre les apprentissages scolaires.

C'est un enfant au regard vif, qui ne tient pas en place, parle sans arrêt en passant du coq à l'âne, avec un léger zozotement et un retard de langage. Il arrive souvent sale, avec des vêtements non adaptés, trop longs, trop courts ; malgré les remarques des infirmiers aux parents, rien ne change depuis trois ans.

Le père a un fils de 19 ans d'une première union. Ce fils, anxieux, est sous traitement. Max est le second enfant du couple parental, une sœur aînée, qui a cinq ans de plus, le précède.

Une fausse couche avant la naissance de Max laisse la mère angoissée. Lors de l'accouchement, elle s'est sentie incomprise, elle désirait garder cet enfant dans son ventre, ne se sentait pas prête. Quand Max est né, c'était « sa petite crevette » (parole d'une sage-femme qui a fait poids de signifiant). Elle interprète les bras levés de l'enfant comme un refus à son égard. Le père est pratiquement absent du discours de la mère.

Alors que Max a 2 ans, les parents s'amuse à le « perdre » dans un supermarché, pour voir comment il va réagir.

La mère a investi la chambre de Max pour en faire également son bureau. Elle change souvent de travail et quand elle s'arrête les difficultés financières du couple déjà endetté augmentent.

Des conflits entraînent des séparations brèves, les enfants se retrouvent chez les grands-parents maternels avec leur mère déprimée. Avec elle, Max est l'objet d'une attention fusionnelle, dans le bain ensemble, ou dans le lit des parents pour cause de cauchemars.

Il est aussi l'objet déchet, laissé tombé, au niveau des soins du corps, absents.

Quand je le reçois, il est alors fasciné par les volcans. Il demande pourquoi on n'a pas le droit de toucher la lave. Des associations multiples avec glissements métonymiques de la chaîne signifiante entraînent sa parole dans un flot que rien ne vient capitonner. Tout ce qui est risqué, limité, interdit l'insupporte. Il questionne encore et encore, aucune réponse ne fait barrage à la jouissance attendue. Il n'a pas accès à la métaphore et certains mots sont pris à la lettre.

À l'occasion séducteur et charmeur, il peut dans la seconde devenir agressif, provocant et menacer par exemple de mettre le feu, de casser des objets, de cracher... Il semble rechercher à certains moments un corps à corps avec l'autre et l'insulte copieusement, dans une position masochiste.

Le cadre des séances illustre sa problématique avec un grand Autre persécuteur et jouisseur, sur un mode d'affrontement ou d'évitement. À l'entrée il s'annonce à la porte de manière spectaculaire, quelques fois violente (cris, coups de pied, coups de poing) et repart dans la rupture. Face aux différentes transgressions ou passages à l'acte, je déciderai plus tard, quand il pourra l'entendre, de faire un pacte dans lequel il s'engagera à respecter les interdits en séance, ce qu'il fera. Quelques rappels seront toutefois nécessaires pour qu'il tienne sa parole.

Intéressé par des livres pour petits, il me demande de lui raconter les histoires de Tchoupi, ce que je fais en le laissant s'exprimer. Ce sont les seuls moments de calme et d'apaisement. Curieux, il pose des questions pertinentes. Il peut alors s'identifier à ce garçon qui a une place de sujet positivé par ses parents, malgré ses défaillances ou ses bêtises. Il va trier les livres, choisir l'histoire, les compter, demander celles qui manquent. Par la suite, il les racontera tout seul, très fier.

Mais l'agitation reprend vite le dessus. Il arrive souvent dans un état d'excitation, me raconte des bribes de films violents vus en famille. Il ne retient que des séquences d'affrontements mortifères de personnages souvent confondus.

Pas d'autre logique que tuer-être tué, avec effractions de corps, quelquefois sexuelles. Superman, Harry Potter, monstres ou héros se mêlent dans un monde où la violence fait rage, sans médiation.

Pourtant cette jouissance sans limites qu'il revendique, il en subit les effets délétères, ravageurs dans son corps : la moindre blessure peut le paniquer, comme si son existence était menacée.

Au cours des trois ans de suivi surgissent des cauchemars liés aux transformations de corps vus dans des films comme *Hulk*. Lui qui veut grandir craint la déformation de son corps incontrôlable. L'image du corps est défaillante, elle n'a pas été authentifiée par l'Autre.

Suite à l'angoisse de l'enfant, les parents demandent un traitement, qui sera de courte durée. L'équipe leur propose un cadre limitant les films violents. La jouissance non réglée se retrouve dans le circuit pulsionnel :

- l'objet oral : cracher ;
- l'objet anal : quelques accidents d'encoprésie et d'énurésie, le pet ;
- et pour le regard et la voix, c'est la demande intransigeante, inconditionnelle d'être regardé et écouté.

La sexualité est abordée au cours de dessins de volcans, qui évoquent un sexe de garçon, ainsi que des zizis saucisses faits en pâte à modeler. Confronté à la jouissance de l'organe réel, il va se tenir le sexe dans une posture de monstration et d'évitement en même temps. Je mettrai un certain temps à réaliser qu'il a pris à la lettre une injonction de l'entourage « à bien se tenir », « à se retenir ». Un jour, il mime une relation sexuelle orale avec un membre de l'équipe et raconte des bribes d'effractions de corps sexualisées, ce qui peut suggérer un possible abus sexuel difficile à évaluer.

Tout reste dans les registres réel et imaginaire, pas de nouage entre réel, symbolique, imaginaire. Le phallus ne peut être symbolisé par défaut de la métaphore paternelle.

Au fil des séances, Max va tenter de répondre à la confusion et à l'angoisse en se soutenant par des tenants lieu d'identification.

Une émission de télévision intitulée *Incroyable Talent* le passionne. Avec mon accord mesuré, il monte des bouts de spectacle de magicien. Malgré sa maladresse, ses ratages, son excitation, il invente, devient acteur d'une mise en scène où la présence et l'absence d'un objet pourrait être maîtrisée. « Je suis un artiste », proclame-t-il.

Lui qui semblait hors temps s'intéresse à l'âge de tous ; sa préoccupation première est de voir des films de grands interdits. Il questionne sur les vieux, les petits, les différentes générations, la naissance, la mort.

À 6 ans, la question de l'école se repose. Il veut y aller, mais comme il oscille en permanence dans ses actes et ses paroles entre rester le petit ou devenir grand, l'équipe ne tente pas l'expérience. En séance, il commence à lire les lettres, écrit en majuscules, bute sur l'écriture en attaché. Un premier essai de scolarisation individuelle à l'hôpital est un échec, à cause de son agitation. Un second, quelques mois, s'avère décisif. Pour la première fois, il éprouve et dit son plaisir de déchiffrer. Avec fierté il lira tous les livres précédemment racontés en y mettant le ton et la ponctuation. Il a accepté le code et les règles que le langage écrit impose à tous.

Si les phénomènes de jouissance se sont atténués, les passages à l'acte peuvent faire retour verbalement ou par écrit, mais ils sont moins violents et Max en parle. Si la causalité de certains passages à l'acte lui échappait totalement, il peut y reconnaître son implication, à l'occasion d'une rivalité avec un autre enfant.

La dualité de toute-puissance ou d'inexistence : « J'espère être sans défaut » ou « je suis nul », évolue en « il faut des années d'entraînement ». De l'enfant animal-cochon (un dessin le stigmatisait ainsi), il prend place comme sujet et tient compte de l'autre. Il accepte mieux le cadre d'activités en groupe et y trouve un certain plaisir.

Récemment, il a stupéfié tout le monde par sa voix superbe et juste, au cours de l'activité musicale. Peut-être trouvera-t-il là l'ébauche d'un talent jusqu'à présent incroyable pour tous. Mais, comme il le dit, « il faut des années d'entraînement ».

Géraldine Philippe

Troubles du langage *

Le langage

Des phonèmes de la *lalangue* dont l'inconscient s'articule et civilise la métonymie pulsionnelle, au langage articulé de l'enfant portant la marque de la métaphore paternelle, le petit sujet accède au statut de *parlêtre*. Mais il suffit d'ouvrir *La Science des rêves* à n'importe quelle page pour nous apercevoir que les mécanismes du langage dominant et organisent, à l'insu du sujet, la construction de certains troubles qui touchent à la nomination.

Il ne peut manquer de nous apparaître que la vie psychique est corrélative de la puissance du signifiant qui inscrit sa marque – soit de refoulement, soit de forclusion – sur le corps du *parlêtre*, depuis son plus jeune âge. Le verdict de Lacan est tout aussi clairement posé dans la « Question préliminaire... » : « C'est dans la relation de l'homme au signifiant que le drame de la folie se situe ¹. »

Dans la reformulation que Lacan fait du champ de la perception, le langage est premier : dans le stade du miroir, qui en est l'illusion et auquel l'aveugle a affaire autant que les autres, c'est l'image décomplétée par le regard.

Dans le phénomène de l'hallucination verbale, il y a deux temps : la parole dite allusive parce qu'elle est perçue comme équivoque par le sujet et la parole sonorisée qui est mise au compte de l'autre, donc non assumée, mais qui, elle, fait certitude.

La condition de la forclusion est l'absence d'un signifiant au lieu de l'Autre qui, lorsqu'il est sollicité selon un certain mode, fait

* Ce texte rend compte d'un travail d'élaboration du groupe composé de Claire Josso-Faurite, Michèle Paperman, Marie-Daisy Selin, Dominique Soudier, Laurence Vidal.

1. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 574.

retour dans le réel sous la forme de l'hallucination verbale. C'est précisément à ce phénomène que Lacan donne le statut de « troubles dans l'ordre du langage ² ».

Par contre, dans la névrose le langage s'organise et fait lien social selon un ordre que nous appelons discours. On peut dire que la catastrophe a été évitée, mais nous constatons qu'il y a de multiples accidents de parcours.

La différence entre ces deux structures, c'est que l'opérateur Nom-du-Père ne répond pas de la même place.

L'enfant

S'il est une chose que le psychanalyste apprend de l'enfant, c'est que dans la clinique il y a bien des indécidables, beaucoup trop atypiques pour les ranger dans une catégorie ; aussi en raison du fait que nous devons tenir compte du moment où l'enfant en est de son développement par rapport à la sexualité. La démarche de Lacan consistant à élaborer une clinique proprement analytique à partir des symptômes et de la manière dont ils sont pris dans le transfert me semble tout particulièrement appropriée avec l'enfant. Comme le fou, l'enfant nous oblige à repenser la clinique.

Il est saisissant de voir comment un enfant sort de la captation de l'imaginaire et s'approprie les mots de la langue qu'il reçoit de l'Autre : il en affectionne certains tout particulièrement, auxquels il donne une valeur de jouissance. Dans quelle tonalité il les reprend, comment il les module ou comment il bute dessus ; comment le langage touche au corps de s'y incorporer.

Dans la mise en place du langage chez l'enfant, nous pouvons repérer si la discontinuité pulsionnelle est en place, laquelle constitue ce que Freud appelle la réalité psychique : par exemple s'il fait la différence entre le chat et la peluche, le jour et la nuit, ce qui est intentionnel ou contingent, ce qui a du sens et ce qui reste énigmatique... autrement dit, comment la chaîne signifiante se met en ordre symbolique.

Enfin, il y a le signifiant phallique qui, lui, n'a pas de sens, trou inarticulable dans la chaîne mais produit du langage et hors corps.

2. J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 106.

C'est la métaphore Nom-du-Père qui lui donne sa signification, en venant se substituer au désir de la mère³. C'est dans le passage de la métonymie à la métaphore que s'institue un accès à la lecture et à l'écriture.

À la soustraction de jouissance correspond un gain de savoir que l'enfant manifeste souvent par une gaîté non dissimulée. Cela tient sans doute à ce que l'enfant est plus occupé par le fait d'être comme ses copains que par sa singularité. L'allègement de jouissance chez l'adulte est souvent bien plus discret, plus ambivalent aussi, sans doute en raison du fait qu'il y a dans le symptôme quelque chose à quoi le sujet tient plus que tout, et que nous pouvons appeler le style.

Troubles du langage et fonction paternelle

Tout dans ce qu'on appelle ordinairement troubles du langage, ce pourquoi un enfant peut être conduit à rencontrer un psychanalyste, ne s'enregistre pas du côté de la psychose, loin s'en faut.

Au début de son enseignement, Lacan attire l'attention du psychanalyste sur ceci :

« [...] je suis assez scrupuleux en matière de diagnostic de psychose. Je me suis dérangé ici vendredi dernier pour voir une patiente qui a évidemment un comportement difficile, conflictuel avec son entourage. On me faisait venir en somme pour dire que c'était une psychose, et non pas comme il apparaissait au premier abord une névrose obsessionnelle. Je me suis refusé à porter le diagnostic de psychose pour une raison décisive, c'est qu'il n'y avait aucune de ces perturbations qui font l'objet de notre étude cette année, et qui sont les troubles du langage. Nous devons exiger, avant de porter le diagnostic de psychose, la présence de ces troubles.

Il ne suffit pas d'une revendication contre des personnages censés agir contre vous, pour que nous soyons dans la psychose. Cela peut être une revendication injustifiée, participant à un délire de présomption, ce n'est pas pour autant une psychose. Ce n'est pas sans rapport avec elle, il y a un petit délire, on peut aller jusqu'à l'appeler ainsi. La continuité des phénomènes est bien connue, on a toujours su définir le paranoïaque comme un monsieur susceptible, intolérant, méfiant, et en état de conflit verbalisé avec son entourage. Mais pour que nous

3. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 557.

soyons dans la psychose, il y faut les troubles du langage, et c'est en tout cas la convention que je vous propose d'adopter provisoirement ⁴. »

Nous saisissons bien que, dans ce que Lacan nomme trouble du langage, ce n'est pas la structure grammaticale du langage qui est atteinte, c'est la chaîne signifiante qui vient se briser sur un vide de signification non questionnable parce que ce trou est sans nom. Le sujet dans ce moment reste en suspens, fixé au bord du gouffre, incapable de s'appuyer sur ce Nom-du-Père qui lui fait défaut – donc noté indice zéro, $P_0 -$, au moins dans cet instant-là.

Ce qui apparaît dans la psychose se présente sous « l'aspect du phénomène », purement imaginaire, et met en évidence la continuité des trois jouissances – (sens-J, entre I et S ; J(A), entre I et R ; et $J\Phi$ entre S et R, donc I exclu) –, laquelle a pour effet une « instabilité fondamentale ».

Lorsque le sujet fait appel au Père – c'est-à-dire au père symbolique, celui du pacte –, si c'est le Un-Père qui répond à la place – c'est-à-dire le père « monstrueux, l'unilatéral » (non pas le père réel qui est le papa mais le père du réel) –, faute d'avoir été suffisamment recouvert par le père symbolique sur lequel il ne peut trouver l'appui nécessaire, il s'ensuit un désordre tel que le phénomène hallucinatoire émerge comme tentative de restauration, voire de création, du nom. Si pour le névrosé la réalité est le tenant lieu du fantasme qui opère la coupure entre le sujet et l'objet a , dans la psychose, cette coupure n'ayant pas été effectuée correctement, l'extraction de l'objet a est impossible et la réalité s'en trouve modifiée.

L'hallucination verbale est donc à entendre comme une tentative du sujet pour suppléer à la faillite du père symbolique, ou, si l'on veut, pour faire barrage à la jouissance du père du réel. C'est ainsi que je lis le schéma R auquel vous pouvez vous reporter à la page 553 des *Écrits*.

C'est toujours le père du pacte à qui il est fait appel, le père symbolique, en tant qu'il est appelé à recouvrir le père du réel. Quand le père symbolique ne recouvre pas complètement le réel du père, l'imaginaire se déchaîne. Dans *L'Envers de la psychanalyse*, voici comment Lacan le définit :

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 106.

« Je parlais tout à l'heure d'ignorance. Pour être un père, j'entends non pas seulement un père réel, mais un père du réel, il y a assurément des choses qu'il faut féroce­ment ignorer. Il faudrait [...] tout ignorer de ce qui n'est pas [...] comme le niveau de la structure, celui-ci étant à définir de l'ordre des effets de langage.

Celui, ou ce que je vais nommer, qui réalise cette position radicale, il a un nom – c'est Yahvé lui-même ⁵. »

Autrement dit, le père du réel, ce qu'il ignore avec férocité, c'est la castration.

Ces ratages de la symbolisation, qui peuvent aller jusqu'à son échec, sont corrélés à ce qui se condense de jouissance au niveau du refoulement originaire ou du rejet de la métaphore paternelle. C'est ce qui fait, par exemple, que le sujet n'établit pas de différence entre le rêve et la réalité, signe qu'il reste coincé dans la métonymie, ou, pour le dire autrement, que son accès à la métaphore lui est barré, refusé, au moins sur un point. Du coup, il n'y a plus d'arrêt ; ça se déroule entre les trois registres RSI, non distingués, en nœud de trèfle. C'est ce qui se passe dans la paranoïa. Pour qu'ils se différencient, il en faut nécessairement un quatrième. Est-il obligatoirement le Nom-du-Père ? Non, répond Lacan.

Je pense que nous pouvons avancer que tout individu – donc psychose et névrose – rencontre des points de forclusion, de lâchage du nœud, qui peuvent se refermer d'eux-mêmes. Lacan évoque d'ailleurs ce point lors d'une présentation de malade, notant que cette patiente est en train de tourner le dos à la psychose en raison du fait qu'elle a des affects cohérents avec ce dont elle parle. L'« effect », terme que Lacan invente pour dire que l'affect est un effet, n'est pas un néologisme au sens où nous l'entendons dans la psychose, car il est obtenu par condensation de deux termes pour indexer une signification nouvelle : « l'effect » toujours relatif au réel en jeu.

Dans la décompensation de la névrose, les jouissances sont elles aussi nouées ensemble mais restent cependant distinctes, en discontinuité l'une par rapport à l'autre, car le Nom-du-Père vient les nouer ensemble ; cela explique que, même si le sujet a affaire à un moment d'instabilité, le sens reste circonscrit.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 157.

Au passage, je voudrais faire remarquer que cela écarte d'emblée la thèse kleinienne selon laquelle il y aurait pour tout un chacun un noyau psychotique.

Ajoutons que ces moments de stase sont aussi relatifs à l'obscurité et insondable décision de l'être, c'est-à-dire au choix qu'a toujours un sujet, même dans la psychose, à se laisser capter par ses phénomènes d'engluement imaginaires ou à couper court à cette jouissance. Les choix du sujet sont éthiques et, à moins de confondre éthique et morale, le psychanalyste ne peut que les enregistrer.

Il y a deux modes de positionnement quant au savoir :

- dans la névrose, c'est un « je n'en veux rien savoir » relatif à la castration. Cette passion d'ignorance est une substitution - qui inclut la métaphore - symptomatique, c'est-à-dire père-versement orientée. Le sujet est alors devant un dilemme qui l'angoisse : ou bien *l'e-pater* nécessaire de la Loi - il faut bien que le père réel soit une exception pour que l'enfant s'y identifie -, ou bien le père symbolique en tant qu'il est assujéti à la castration ;

- dans la psychose, c'est un « je veux ne rien en savoir », un rejet, une expulsion radicale - *Verwerfung* - quant au savoir du fait de l'impossibilité à lui substituer une autre solution. Ici, il n'y a pas de dilemme puisqu'il n'y a que le père du réel comme exception, monstrueusement unilatéral.

Noumiation

Jacques Lacan, l'obstiné, Lacan le rigoureux repense d'abord la chaîne signifiante avec le nœud borroméen. La structure, ce n'est pas névrose ou psychose. La structure, c'est le langage, c'est-à-dire RSI noués borroméennement. Mais il y faut un quatrième pour que le nœud tienne et rende distinguables R, S et I, c'est-à-dire le sujet. On obtient alors une nouvelle chaîne, borroméenne cette fois. La fonction père est centrale de se redoubler du nom du père comme symptôme, qui est une solution à la castration ⁶.

Le père symbolique, celui qui vient répondre à l'appel, est « l'anneau qui fait tout tenir ensemble », ce tout étant la Mère, l'enfant et le phallus ⁷. C'est le père de l'alliance, comme celui de la Bible,

6. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, « un trou ça peut recrachter des noms ».

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 359.

dont le nom est imprononçable, mais surtout innommable. Ce nom de nom de nom, c'est l'achose qui ne dit pas son nom. Ce nom est à perdre, sans quoi le sujet reste suspendu au père, donc inconsistant.

Le Nom-du-Père comme symptôme est un nom trou, signe qu'il est assujetti à la castration mais qui assure la transmission, c'est-à-dire le lien entre les générations. C'est ainsi que je m'explique que Lacan nomme Joyce « le sinthome » : à partir du lapsus du nœud - l'imaginaire est libre -, Joyce, ce chargé de père, inséré dans le père, effectue un nouage par l'ego, donc sans passer par le père. (« Portrait du je-nomme en artiste »). Mais cette solution ne tient que pour lui et pas au-delà. À ce titre, sa solution est la démonstration qu'il a pu s'en passer parce qu'il s'en est servi en se nommant artiste avant même d'avoir écrit une ligne - ce qui avait d'ailleurs surpris son entourage.

Ce que Joyce se fabrique tout seul, le secrétaire de l'aliéné qu'est le psychanalyste peut-il en faire l'appoint auprès du sujet ? C'est la question que Lacan pose au psychanalyste, qui devra en chaque cas trouver la *noumination ad hoc*. Ce n'est pas impossible puisque Freud l'a fait avec l'Homme aux loups et le petit Hans. Il arrive cependant que le nouage ne s'effectue pas au bon endroit. Il y a beaucoup à apprendre du sujet pour le soutenir dans son effort à se renommer.

Quel diagnostic ?

La nosographie classique, contemporaine de Freud, se fonde sur le modèle de la démarche scientifique, celle-ci consistant à faire entrer des éléments singuliers observables dans une catégorie générale. Ce dépistage a un but bien précis : évaluer la dangerosité d'un individu et sa capacité d'adaptation à la norme sociale, c'est-à-dire neutraliser la discordance.

Dans son livre *Naissance de la clinique*, Michel Foucault décrit très bien comment cette nosographie a été utilisée dès sa mise en place par les tenants du pouvoir psychiatrique, érigés en redresseurs de tort, sous couvert d'un savoir établi. Par contre, je trouve très contestable qu'il mette sur le même plan les médicaments et la psychanalyse. Mais, dans le contexte antipsychiatrique de l'époque, en lutte contre l'enfermement pur et simple du fou, il est concevable

qu'il ait mis ces deux solutions sur le même plan. Mais avec le recul, ce que nous appelions à l'époque la camisole chimique disait déjà bien son nom : enfermement invisible. Freud ne retient de cette nosographie que l'intitulé des catégories : névrose, psychose et perversion, posant l'inconscient comme cause. Il fait la démarche inverse, consistant à penser une clinique à partir des symptômes.

Lacan, pas plus que Freud, ne réfute cette classification psychiatrique. Il note juste que cette clinique est d'avant le discours analytique⁸. Par contre, en situant la clinique des symptômes dans l'ordre des discours, il fait de la structure un effet de l'inconscient structuré comme un langage.

Contre la logique de l'anonymat des camps, dont le *DSM* est un pur produit – que Lacan ne mentionne pas une seule fois –, attentif à la difficulté qu'a un névrosé à nommer – il dira de l'identification au symptôme que c'est ce qu'on peut faire de mieux –, Lacan part de la psychose, pour laquelle l'accès au nom est refusé en raison du signifiant phallique qui est forclus. Tous les remaniements successifs de l'enseignement de Jacques Lacan, jusqu'à l'alliance que la *noumination* propose pour sortir ces sujets de l'indistinction, sont un effort de rigueur pour nommer à celui qui n'a sinon pas d'autre recours que d'errer.

Pour conclure, j'avancerai ceci : Lacan, contre la ségrégation mais pour la discrimination, nomme la singularité, subvertit le diagnostic en l'élevant à la dignité du poème. Le cas Aimée et Joyce le sinthome sortent de là. Mais il y a aussi des symptômes élevés au rang de concept : maladie de la mentalité, psychose lacanienne... dont nous avons à poursuivre la liste. Lacan nous avait avertis : « La psychanalyse est une thérapeutique pas comme les autres. »

8. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

Claudine Beaussier

Clinique de fixation de positions de jouissance

Cette année, mon travail a plutôt porté sur la consultation en général. Il s'agit d'une situation de consultation complexe du fait de la difficulté rencontrée à dégager la position de l'enfant de celle de sa mère, l'enjeu étant la possibilité d'ouverture d'un espace pour le travail à venir de l'enfant. Comme mon titre l'indique, ma question porte sur la fixation de positions de jouissance tant du côté de la mère que du côté de l'enfant, distinctes bien sûr.

À ce jour, le travail est terminé. Il y a eu un temps de consultation avec deux rencontres. La première est celle que je vais déplier. La seconde introduira au travail de l'enfant qui, lui, se déroulera sur quelques mois.

Dans la première partie, je vais exposer la consultation telle qu'elle s'est déroulée, avec ses difficultés et les actes que j'ai été amenée à poser, dans le « feu de l'action », pourrait-on dire. Dans la seconde partie, je vous ferai part de mes hypothèses. En fait, c'est dans l'après-coup de ce travail que j'ai souhaité le reprendre, pour tenter d'articuler ce qui avait opéré dans cette consultation, à partir du repérage des positions respectives de la mère puis de l'enfant. Je terminerai par un résumé du travail effectué par l'enfant dans ses séances.

La consultation

Déjà, de mon bureau, alors que je suis avec un autre patient, j'entends beaucoup d'agitation et de bruits à l'arrivée du rendez-vous suivant. Je perçois des échanges conflictuels entre un adulte et un enfant à la voix suraiguë faisant penser à un très jeune enfant, ce qui fait que je suis surprise, en allant les chercher, de trouver une grande fille de 4 ans. Elle ne cesse de parler comme un bébé à sa mère, la

suppliant de ne pas me montrer son téléphone portable. La mère, de son côté, me prend à témoin du comportement de sa fille : « Voilà ! Regardez, ça commence comme ça, elle va faire sa crise ! », et elle veut me montrer à tout prix les crises qu'elle a filmées avec son téléphone, crises au cours desquelles sa fille, pense-t-elle, devient folle et qui sont à l'origine de cette consultation. Le père est présent mais muet. Elle tient son portable à la main. J'essaie de temporiser et lui demande de me décrire cette crise, ce qu'elle fait, mais même si je lui dis que je la crois et que j'entends que le comportement de sa fille l'inquiète, elle veut quand même que je voie la vidéo.

Dans le même temps que je parle avec sa mère, la petite fille ne cesse de hurler, toujours avec ce ton suraigu et un parler bébé, qu'elle ne veut pas que sa mère me montre la vidéo. Je décide alors de m'adresser à elle et, ayant perçu sans doute la dimension de semblant, je lui dis quelque chose comme : « Tu es obligée de faire le bébé, mais tu ne sais pas pourquoi, en tout cas ça ne t'amuse pas et même ça t'embête parce que ça t'empêche de devenir une grande fille. » Elle m'écoute attentivement, elle fait un signe de tête montrant son approbation. Je continue : « Et on va essayer de comprendre ce qui se passe avec toi et tes parents. » Elle se tait et elle disparaît alors sous mon bureau. En revanche, la mère ne désarme pas et veut toujours me montrer la vidéo. Elle me convoque du côté du regard, ce à quoi j'essaie d'opposer un « dire que non », mais j'ai le sentiment que, si je ne cède pas, elle va partir. Je jette donc rapidement un coup d'œil et lui propose de m'expliquer comment les choses en sont arrivées à ce point.

Je vais appeler cette petite fille Maria Christina. M. C. a une sœur jumelle que je nommerai Maria Melissa. La mère nomme ses filles par des diminutifs. Pour la patiente, le raccourci de son nom serait Maria Chris, et pour Maria Melissa, Memel. Elles sont les seules enfants du couple. La grossesse s'est bien déroulée, à l'exception d'une menace d'accouchement prématuré au sixième mois et une hospitalisation d'une semaine. Les jumelles sont nées à terme par césarienne. Elles pesaient respectivement 2 kg 800 et 2 kg 900. Mais M. C. est née avec une torsion hélicoïdale de la tête et du tronc et une plagio-céphalie, responsable d'une déformation importante du visage. J'avais effectivement perçu une petite dysmorphie du visage que cachait en partie sa coupe de cheveux. Ces malformations vont

nécessiter de très longues et de multiples séances de rééducation en kinésithérapie et en ostéopathie pendant les deux premières années de sa vie. Je suis frappée par le peu d'affect et la façon détachée avec laquelle M^{me} D. raconte ces faits. Elle signale qu'elle s'est beaucoup occupée de Maria Christina, qu'elle l'a toujours beaucoup « sollicitée », au détriment de Maria Melissa. Elle s'étonne d'ailleurs que ce soit Maria Chris qui ait des problèmes, elle aurait pensé que Maria Melissa aurait pu souffrir de cette situation.

M^{me} D. a repris son travail quand les jumelles ont eu 6 mois. C'est le père qui, à la suite de la perte de son travail, a assuré la garde de ses filles. M^{me} D. rapporte alors un changement dans le comportement de Maria Christina. Elle dit : « Je n'existais plus pour M. C., qui était exclusivement tournée vers son père. » Cela a duré six mois, jusqu'à ses vacances où elle l'a « retrouvée ». M. C. avait alors 1 an. Ensuite, M. C. a été gardée par une nounou. Elle signale que tout se passait bien avec elle et qu'elle était très attachée à cette nounou. Elle dit aussi que M. C. n'a jamais fait de crises qu'avec elle. Elle a commencé devant toutes frustrations ou demandes qu'elle lui formulait. Depuis ses 2 ans, les manifestations d'opposition vont *crescendo*. Les grandes crises remontent à début juillet. La mère dit qu'elle n'a pas de problème pour se faire obéir avec Maria Melissa. Elle ne comprend pas pourquoi M. C. fait le bébé comme ça avec elle, alors qu'elle voudrait qu'elle soit grande.

Je lui demande si elle lui a parlé de tout ce qui s'était passé pour elle quand elle était toute petite. Sa réaction est immédiate et forte : « Ah non ! Je ne veux pas la traumatiser ! Je veux lui cacher la vérité ! » Je lui dis alors : « Mais *qui* a été traumatisé ? », tout en lui faisant remarquer que sa fille est sous la table en train d'écouter tout ce que l'on dit. Elle peut alors, changeant de ton, se laisser aller à dire que cela a été un moment douloureux et qu'elle a été affectée, bien sûr, par ce que sa petite fille présentait. Je lui conseille donc, pour le moment, de ne pas prêter attention aux manifestations bruyantes et spectaculaires de sa fille et propose que nous poursuivions cette consultation lors d'un prochain rendez-vous. Mais cela ne lui convient pas. Ce fut comme si elle annulait tout le travail que l'on venait de faire. « C'est bien beau tout ça, mais ça ne répond pas à la question : comment je fais quand je vais rentrer à la maison et qu'elle va faire sa crise ? On n'est pas tout seuls, on a des voisins. Quand elle

crie, ils peuvent penser que je la maltraite ! », et sur le ton de la menace : « Et quand elle est dans cet état, je ne sais pas, moi, ce que je suis capable de lui faire ! »

Cela faisait un bon moment qu'avait commencé la consultation. Je lui dis alors tranquillement : « Ça fait une heure que nous en parlons, je ne vais pas répéter ce que je viens de vous dire, je ne peux rien vous dire de plus. Maintenant, si ça ne vous convient pas, retournez voir votre pédiatre et demandez-lui un traitement pour la calmer... » Silence, changement de ton : « Non, ce n'est pas ce que nous voulons ! », introduisant pour la première fois le nous, associant là son mari. C'est alors qu'elle rapporte qu'à l'âge de 4 mois M. C. s'était mise à se contorsionner quand elle s'approchait de son lit. Ce comportement l'avait inquiétée, elle avait consulté sa pédiatre, qui lui avait conseillé déjà de ne pas la regarder quand elle faisait cela, et elle avait arrêté.

Nous arrêtons là la séance et je leur demande s'ils veulent un autre rendez-vous. Oui !

Seconde consultation

Toute la famille est détendue et souriante. Il y a bien sûr eu quelques débuts de crises mais qui ont rapidement avorté. Viennent alors au-devant de la scène les difficultés de M. C. à se séparer de sa sœur, dont les parents disent qu'elle est très dépendante. À la maternelle, elle la colle, ce qui embête sa sœur ; M. C. dit que sa sœur n'est pas gentille avec elle. Je lui demande si elle a envie de venir me parler de ce problème. Elle est d'accord. Et les parents aussi. Nous fixons alors les rendez-vous pour la thérapie.

Commentaires

Je vais tenter de déplier la partie qui se joue du côté de la mère, puis celle qui se joue du côté de l'enfant, et la façon dont elles se croisent.

Du côté de la mère, je retiendrai les deux énoncés qu'elle apporte au moment de la consultation.

Le premier : elle ne voulait pas la traumatiser l'enfant et elle voulait lui cacher la vérité, ce à quoi j'avais répondu : mais *qui* a été

traumatisé ? ce qui lui avait permis d'en parler d'une autre façon. Je reviendrai donc sur ce traumatisme.

Le second énoncé : c'est celui qui survient à la fin de la consultation, venant compléter le premier. Elle a peur de ce que peuvent penser les voisins, ils peuvent penser qu'elle maltraite sa fille, mais, plus, elle-même, quand sa fille se met dans cet état, ne sait pas ce qu'elle serait capable de lui faire.

Le traumatisme, ou la rencontre traumatique

La rencontre traumatique est la rencontre d'un manque. Lacan avait repris le rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? » pour situer la nature de ce manque. Dans ce rêve, l'enfant mort vient représenter l'objet qui manque sous le mode « le plus poignant », comme le qualifiait Colette Soler dans son cours. Dans ce cas, ce qui est traumatique pour la mère, c'est la rencontre d'un réel sous le mode de la monstruosité de cette petite fille à sa naissance, renvoyant à quelque chose d'une blessure narcissique pour elle-même. Dans le *Séminaire XI*, Lacan nous met en garde sur la nature de la confrontation à un effet de perte en quoi consisterait le trauma. Cette blessure tient à un effet qu'il qualifie de symbolique, pour le distinguer de l'imaginaire. Pour le dire autrement, cette blessure n'est pas du côté d'un dommage imaginaire, elle est un effet du symbolique. Lacan poursuit : « Cet effet du symbolique s'inscrit dans la béance que produit entre le corps et la jouissance, l'incidence du trait. L'incidence du trait donne sa consistance à cet effet de perte, sous le mode de l'objet *a*¹. »

Le trait produit un trou, une perte de jouissance. Plus tard dans son enseignement, il dégagera que ce trou n'est pas vide. Ce qui le remplit, dans chaque cas, va du trauma au fantasme. Dans son séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, il introduit la dimension de la jouissance, en tant que c'est par l'objet perdu que cette dernière s'introduit dans l'être du sujet. L'objet *a* est en position de fonctionner comme lieu de capture de la jouissance². Bernard Nominé, dans sa conférence à Rennes « Scène du trauma et l'Autre scène du fantasme³ »,

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 126.

2. *Ibid.*, p. 249.

3. B. Nominé, « Scène du trauma et l'Autre scène du fantasme », *Revue des collèges cliniques du Champ lacanien*, n° 7, 2008, p. 68.

précisait qu'un sujet regarde d'autant plus une scène qu'elle le regarde. Dans cette situation, la mère rencontre le réel de la perte, l'objet regard et la jouissance qui est liée sont convoqués pour boucher le trou du réel. Il est question de cet objet regard en permanence dans cette consultation, que ce soit au niveau des termes utilisés ou au niveau des actes. La consultation commence d'ailleurs sur cela avec cette vidéo que la mère tient absolument à me montrer et sa tentative de m'inclure dans sa jouissance du regard, ou encore quand il est question de cacher la vérité à sa fille, et aussi avec la coupe de cheveux qui cache la moitié du visage de l'enfant.

La difficulté de la consultation tient à cette fonction de la jouissance de l'objet regard, qu'elle ne veut pas lâcher puisqu'il fonctionne comme bouchon du réel de la castration. Ce qui le démontre, c'est la façon d'annuler « d'un revers de manche » tout ce qui avait pu être travaillé ! et de me renvoyer à mon impuissance à changer quoi que ce soit. Bien sûr, elle n'en veut pas, de ma proposition de ne plus regarder sa fille quand elle fait ses crises. Il faut alors qu'elle rencontre mon total désengagement dans lequel je me soustrais de la position de l'Autre qu'elle voudrait bien me faire endosser, et la proposition de retourner consulter la pédiatre et de lui demander qu'elle prescrive du sirop pour calmer sa fille, pour que chute, pour que soit entamée une part de cette jouissance, et qu'elle puisse alors dire d'un ton grave, que, non, ça, « on ne le veut pas », y incluant pour la première fois son mari. Il y a, de mon côté, un renoncement à participer à cette jouissance. Ce renoncement à la jouissance, Lacan l'a défini comme « l'essence du discours analytique », il complète : « Le discours analytique fait apparaître la fonction du plus de jouir », c'est-à-dire la mise en fonction du désir. On se souvient que c'est à ce moment qu'elle se rappelle de ce qui s'était passé quand sa fille avait 4 mois et qu'elle se tortillait dans tous les sens. Elle se servait du regard pour combler le trou, mais elle le faisait en excès, dans son rapport à sa fille.

Du côté de l'enfant, on pourrait penser, compte tenu de ce qui préside à sa naissance, qu'elle aurait pu venir en place d'objet réel du fantasme maternel, ce qui serait le cas d'un enfant psychotique. Nous sommes ici, je pense, dans le cas de figure où l'enfant vient comme « symptôme représentant la vérité du couple familial », Lacan

nous ayant appris à distinguer ces deux positions ⁴. Mais, dans sa conférence à l'université de Louvain en 1975, il rappelait que « ce qui crée la structure est la manière dont le langage émerge au départ chez l'être humain ». La structure se réalise dans le rapport du sujet au monde, dans les premiers moments de sa vie, avec l'incorporation des signifiants venus de l'Autre. Nous avons appris à repérer la fonction de séparation dans la structure sous le mode du trait. Au début de son enseignement, Lacan attribuait cette fonction de séparation à l'interprétation phallique du désir de la mère – « si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire » –, mais la valeur phallique ne recouvre pas tout. Il y a un reste, « un objet (*a*) du désir, comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection de vivant ⁵ », cette place du sujet en tant qu'objet du fantasme de l'Autre. Pour que l'enfant ne vienne pas à réaliser la présence de l'objet *a*, subordonnant son être à ce que l'Autre jouisse de son corps en tant que corps inanimé, il est nécessaire que la distance entre IA et le *a* soit maintenue.

Je reviens sur la position symptomatique de M. C. Ce qui la caractérise, c'est une position de jouissance fixée à une identification que l'on pourrait nommer « rester un bébé pour l'Autre ». On y reconnaît ce que l'on identifie comme la jouissance de l'Autre, à savoir du signifiant incarné, du signifiant à faire jouir, à jouir. Dans son séminaire sur la répétition, Colette Soler nous indiquait que la métonymie fait passer la jouissance à la comptabilité, c'est-à-dire substitue le chiffrage à la jouissance ⁶. Dans le *Séminaire XI*, Lacan situe ce qu'il appelle le gîte de la métonymie. Je le cite : « Un manque est, par le sujet, rencontré dans l'Autre, dans l'intimité même que lui fait l'Autre par son discours. Dans les intervalles du discours de l'Autre, surgit dans l'expérience de l'enfant ceci, qui y est radicalement repérable – il me dit ça, mais qu'est-ce qu'il veut ? Dans cet intervalle coupant les signifiants, qui fait partie de la structure même du signifiant, est le gîte de la métonymie. C'est là que rampe, c'est là que glisse, c'est là que fuit, tel le furet, ce que nous appelons le

4. J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

5. J. Lacan, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 682.

6. C. Soler, *La Répétition dans l'expérience analytique*, cours 2009-2010, p. 282.

désir⁷ », le désir de l'Autre. Mon hypothèse serait celle d'un arrêt de la fonction métonymique. Cet arrêt ne serait pas sans lien avec une difficulté de la mère concernant la demande. Colette Soler précise qu'« en contraignant l'enfant à la demande, la mère introduit le renoncement, le renoncement à la jouissance close et étrangère de la mère au sens jouir d'elle comme objet⁸ ». Cette mère dit bien qu'elle ne parvient pas à s'adresser à M. C. de la même manière qu'elle s'adresse à l'autre jumelle.

M. C. vient interroger, par sa position dans l'au-delà de la demande, cet en-trop de la jouissance, cette absence du renoncement de la mère à sa propre jouissance. À l'énigme du désir de l'Autre, elle a trouvé une réponse : « Être un bébé pour l'Autre. » Elle fait le choix de cette jouissance, au prix du renoncement à grandir, c'est-à-dire à faire le choix du désir, à se séparer de l'Autre. Cela se traduit par son impossibilité à se séparer de sa sœur, mais aussi de sa nounou. Donc, soit elle est collée à l'Autre, soit elle fait ses crises. Je fais l'hypothèse que les paroles que je lui adresse ont un effet réel, effet de castration de jouissance, si l'on considère ce qu'elles provoquent : elle m'écoute, elle arrête de crier, elle acquiesce à ce que je dis et elle disparaît sous mon bureau.

La consultation a eu pour effet un bouger, tant au niveau de la position de jouissance de la mère qu'au niveau de la position de jouissance de l'enfant, chacune à leur niveau. Au niveau de l'enfant, cela ouvre sur ce qui l'embarrasse, à savoir la relation à sa sœur jumelle, qu'elle va mettre au travail dans sa cure.

Quelques mots pour terminer sur ce qu'elle a travaillé en séance.

À la première séance, elle arrive avec un dessin qu'elle a fait à la garderie pour moi. Cette séance sera consacrée à sa sœur. Celle-ci d'ailleurs voulait s'inviter... M. C. la met à la porte. Elle demandera à dessiner, et tout en dessinant, elle parle. Elle commencera par dire : « Mes parents, ils m'apprenaient à pas déborder quand j'étais bébé ; on fait semblant de faire le bébé. » Puis elle enchaînera sur ses difficultés avec sa sœur en parlant de l'amoureux de sa sœur, Gabin : « Il aime que ma sœur et pas moi. C'est Memel qui l'embête. Moi pas

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 194.

8. C. Soler, *La Répétition dans l'expérience analytique*, op. cit., p. 282.

beaucoup parce que je ne joue pas avec lui, je ne l'énerve pas longtemps mais il s'énerve pour moi et moi ça ne me fait pas rire. » Elle fait une fleur et dit : « Je veux faire plaisir à ma sœur. Elle aime beaucoup le rose, Memel, alors je lui fais plaisir, comme ça, elle va dire que je l'aime. Oui, elle me fâche tout le temps, elle est jamais fière de moi, en plus elle ne m'aime pas beaucoup, et en plus elle me tape. » J'ai dû lui dire quelque chose comme : « Ça l'embête peut-être un peu que tu sois collée à elle tout le temps ! » Elle : « Peut-être ! » J'arrête là la séance.

La semaine suivante, elle va aborder alors toutes ses peurs, du noir, du robot aux yeux rouges d'un dessin animé. Dans le même temps, elle dessine l'ébauche d'un bonhomme, une tête avec des yeux rouges – on retrouve là la présence de la jouissance au niveau de l'objet regard –, elle lui fait des jambes et des pieds mais pas de corps fermé. Son premier dessin, celui de la première séance, n'avait représenté que des têtes : quatre, dont trois étaient souriantes et une, sans bouche, avait une larme. Pour ce second dessin, elle dit qu'elle a oublié de lui faire le ventre. Elle trace entre les deux jambes un cercle jaune, puis colorie l'intérieur en beige. Sur ce, elle veut aller faire caca, et en revenant elle dessine, séparée du corps en marron, une forme qui ressemblerait à un cœur. Elle ajoute à côté du bonhomme un cœur rose, qu'elle décide de colorier en violet. Elle dit de ce bonhomme : « C'est papa », puis elle se ravise : « Non, c'est maman. » Elle constate alors qu'elle ne lui a pas fait de bras. Elle prend du bleu pour faire les bras et du rouge pour faire les mains. À côté, elle avait dessiné un papillon. Au cours de cette séance, elle va aussi parler de sa peur des loups : « Mais les loups, ils sont loin, ils sont à Paris ou en Australie, mon papy et ma mamie sont allés en Australie. » Je ne vais pas vous décrire toutes les séances, il y en aura dix en tout.

Ensuite, dans les séances suivantes, Maria Christina, tout en dessinant, va continuer à parler de sa sœur, mais aussi de ses copines de classe et de toutes leurs histoires de fâcheries. Les bonhommes se perfectionnent, le thème de la gémellité est très présent sous le mode de deux nuages, de deux fleurs ou de deux cœurs, mais toujours marqués d'une différence. Un peu plus loin dans les séances, elle représentera un garçon et une fille se tenant par la main, le garçon avec des cheveux courts et la fille des cheveux longs. C'est son père qui l'accompagne le plus souvent. Quand le père n'était pas là, la mère

souvent annulait les rendez-vous. Sa fille allait bien, elle était pressée d'en finir. Je temporisais en lui disant que c'était bien qu'elle lui laisse le temps de régler son problème avec sa sœur. Un jour, M. C. arrive, elle me dit : « Tout va bien ; tu m'as aidée à plus faire de crises ! À l'école, je ne vais plus toujours avec Memel, je joue maintenant avec mes copines. C'est la dernière fois que je viens, le dessin que je fais, il est pour toi. » Elle se dessine avec son amoureux, les deux personnages sont séparés par une fleur. Elle les transforme en princesse et en prince.

Lors des dernières séances, la mère me signale que maintenant c'est Memel qui ne va pas bien ! Elle voudrait que je m'occupe d'elle ! Je lui donne le nom d'une consœur. Mais il semble que cela ne se soit pas bien passé, et Maria Christina de me dire : « Maintenant, tu peux t'occuper de ma sœur ! »

Brigitte Lhuillier

L'idiot : structure ou fiction ?

Pour la psychanalyse, la question du diagnostic s'articule nécessairement à la notion de structure. De façon générale, supposer une structure, c'est supposer autre chose que ce qui se présente à l'observation, c'est supposer une division de la totalité en parties et c'est supposer une interdépendance logique entre différents éléments.

Dans un article de 1936, intitulé « La décomposition de la personnalité psychique », Freud associe l'idée d'une structure du moi à celle d'un cristal : « Si nous jetons un cristal par terre, écrit-il, il se brise, mais pas n'importe comment, il se casse suivant ses directions de clivage en morceaux dont la délimitation, bien qu'invisible était cependant déterminée à l'avance par la structure du cristal ¹. » Dans ce texte, la structure du cristal n'est pas la représentation d'une structure diagnostique particulière, c'est l'idée plus générale d'une structure qui divise l'appareil psychique en différentes instances.

Avec Lacan, la notion de structure ne peut être évoquée sans référence au langage ; le langage, dans l'enseignement de Lacan, c'est la structure qui préexiste à l'être et qui détermine sa condition de sujet parlant.

Dans un texte que nous avons travaillé à Valence, David Bernard utilise une formule qui m'a particulièrement intéressée : « L'enfant joue la structure ² », dit-il. Le jeu de l'enfant démontre en effet que la structure n'a pas nécessairement la rigidité du cristal. On peut alors parler de jeu dans la structure, au sens où l'on dit qu'il y a du jeu dans un engrenage.

1. S. Freud, « La décomposition de la personnalité psychique », dans *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.

2. D. Bernard, « Du jeu au je », *Revue de psychanalyse du Champ lacanien*, n° 6, *L'Identité en question dans la psychanalyse*, mars 2008.

Lorsqu'il s'agit de psychanalyse, la structure, par quelque bout qu'on la prenne, c'est l'impossibilité de faire Un : c'est l'objet comme manque d'objet, c'est le rapport sexuel impossible, c'est le *a* privatif comme inimaginable.

Lorsqu'on parle de diagnostic de structure, il ne s'agit donc pas seulement de structure du moi ou de structure du sujet. Si la structure précède le sujet, la question serait plutôt de savoir comment l'enfant fait son trou dans la structure, ou plutôt comment il en fait son jeu dès lors qu'il est assujetti au langage.

C'est à partir de ces questions que je voudrais aborder la notion de débilité dans les différentes significations que lui donne l'enseignement de Lacan : peut-on parler de structure du sujet débile ? Ou plutôt : comment la notion débilité s'articule-t-elle à la question de la structure ?

Dans le vocabulaire pédagogique ou psychométrique actuel, l'usage du terme de débilité n'a plus cours. On dit plutôt déficient intellectuel. En perdant de son usage technique, la débilité a rejoint d'autres termes nosographiques plus anciens comme imbécile, idiot ou crétin.

Il reste que le remplacement d'un terme par un autre ne change rien à l'idée d'une intelligence mesurable à partir d'un étalon statistique de normalité. Depuis les travaux de Binet et Simon en 1905, les mesures psychométriques situent la débilité ou la déficience de l'intelligence sur la partie gauche d'une courbe de Gauss, dont le niveau baisse proportionnellement au déficit supposé. Il n'y aurait sans doute rien d'autre à dire de plus sur la débilité si certains psychanalystes n'avaient cherché, en référence aux textes de Lacan, d'en faire une notion clinique ou théorique qui tente, en dehors de la psychométrie, de situer la position singulière d'un sujet.

Rosine et Robert Lefort en font une structure qu'ils déclinent en mathèmes. Pierre Bruno, dans un texte particulièrement documenté sur la question, définit la débilité comme un malaise fondamental du sujet quant au savoir. Il en déduit la nécessité d'une clinique particulière³.

En 1964, dans son séminaire *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Lacan rend hommage à Maud Mannoni pour son

3. P. Bruno, « À côté de la plaque, sur la débilité mentale », *Ornicar?*, n° 37, décembre 1985.

ouvrage *L'Enfant arriéré et sa mère*. Il fait alors de l'enfant débile le prototype de l'holophrase comme mode de suture de l'articulation signifiante. L'articulation entre S_1 et S_2 est la formule minimale de l'accroche du sujet à la structure signifiante en tant que le mot n'est pas la chose et qu'aucun signifiant ne saurait représenter un sujet. « Le signifiant, c'est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant », dit Lacan. L'holophrase, c'est ce qui réduit l'équivoque au sens unique, en supprimant toute possibilité de jeu dans la chaîne signifiante.

Dans cette logique, de l'articulation entre S_1 et S_2 qui fait le lot de l'aliénation du sujet au sens, on pourrait dire que le sujet débile se fait fil de couture plutôt que jeu de la bobine. Le jeu de la bobine est le jeu du *Fort-Da* dont parle Freud dans son texte « Au-delà du principe de plaisir ». Lacan fait de ce jeu le modèle de l'accroche du sujet à l'ordre symbolique et de la perte qui en est l'enjeu. Lorsqu'il n'y a aucun jeu dans la structure signifiante, le représentant colle à la représentation et le langage se réduit à une fonction purement nominaliste.

Dans son roman *Des souris et des hommes*, Steinbeck nous présente une version exemplaire de ce que serait une parole limitée à une pure holophrase. Lennie, un des personnages du roman, est en effet le prototype du débile dans sa version pulsionnelle la plus acéphale. Il est le portrait type du simplet, de l'imbécile heureux, de l'innocent demeuré. En ce qui concerne le diagnostic, George, son compagnon d'infortune, dit de lui : « Il est con comme la Lune, mais il est pas fou. »

En effet, si la structure psychotique peut laisser la place à un inconscient à ciel ouvert, il s'agirait plutôt dans les énoncés de Lennie d'une fermeture à double tour. Même s'il parle couramment, Lennie n'a pas vraiment la parole : il se contente de répéter ce que dit son ami. De même, son rêve, c'est le rêve de son ami... Son désir n'est que copie du désir d'un Autre à qui il suppose le savoir absolu.

Pour le reste, les souris qu'il étouffe tendrement dans sa poche, il ne s'agit que de son penchant pour la douceur des fourrures. Le savoir monstrueux qui sommeille dans sa main n'éveille pour lui aucune curiosité. « Il ne connaît pas les règles », dit Georges. Si vous avez lu ce roman, vous savez que la fin n'est pas très optimiste : à

force d'innocente tendresse, Lennie finit par donner la mort à la femme qui a eu l'imprudence de se fourrer dans ses pattes.

Le comble de l'holophrase débile réside sans doute dans le fait qu'il puisse arriver qu'un chat soit un chat. L'horreur d'une parole sans équivoque, c'est que la souris n'y trouve même plus l'ombre d'une fonction d'objet. La chose que Lennie met dans sa poche n'a besoin ni de nom ni de forme pour se prêter au trajet d'une pulsion sans détour. Le modèle de l'holophrase, qui exclut la coupure signifiante, est sans doute ce qui démontre le plus littéralement en quoi l'innocence peut s'entendre comme ce qui n'est pas coupable.

Il reste que cette forme de débilité n'est pas toujours que de fiction. Je pourrais vous parler d'un jeune garçon que je rencontre dans un IME. Je pourrais même l'appeler Lennie tant il s'approche du portrait dressé par Steinbeck.

Pour lui, il ne fait aucun doute que, comme il le dit, « tout va bien » et que, pour ce qui concerne la parole, il n'a « rien à dire »... La seule chose qui cloche, ce n'est pas lui qui s'en plaint. Ce qui cloche, c'est l'écart entre sa parole docile et certains de ses actes qui dépassent largement les bornes bien pensantes de la courbe de Gauss. « Il ne connaît pas les règles », dit-on dans l'institution comme dans le roman.

Je ne vous aurais sans doute parlé que de fiction s'il ne s'était trouvé que Lennie s'adresse à moi en urgence : « Faut que je te parle, dit-il, c'est très grave... » Ce qui était très grave, voire insoutenable, c'était que quelqu'un lui avait fait un signe. Le quelqu'un en question était le père d'une fille dont il avait un peu trop approché la chose. Le signe était un geste de la main. Le père avait montré sur son propre cou comment la chose pourrait se trancher. Ce qu'il y avait perçu, sans le recours des mots, ce n'était, à ses dires, rien de moins qu'une réelle menace de mort.

Le cas de Lennie démontre que l'intelligence qui lui ferait défaut n'est pas matière mesurable. L'intelligence, dit Lacan, c'est *interlegere*, soit la possibilité pour le sujet de lire entre les lignes. Lorsque le jeu de la structure est déficient, lorsque le cristal du langage n'est pas coupable, il n'y a rien à lire entre les lignes. Il ne reste alors que le réel de la mort pour faire signe d'une coupure.

Pourrait-on pour autant parler de structure du sujet débile ? Il faudrait plutôt à l'inverse considérer la débilité comme la version la plus épurée d'un énoncé qui, d'une certaine façon, déjoue la structure. Il s'agirait pour le sujet débile de constituer le un d'un cristal insécable.

Dans la suite de l'enseignement de Lacan, la débilité n'en reste pas à la soudure de l'holophrase. C'est plutôt la référence à l'imaginaire conjuguée à celle du sens qui font de la débilité une notion familièrement inquiétante dans laquelle tout un chacun pourrait se reconnaître. « Si l'être parlant se démontre voué à la débilité mentale – dit Lacan en 1974 –, c'est le fait de l'imaginaire. Cette notion en effet n'a pas d'autre départ que la référence au corps. Et la moindre des suppositions qu'implique le corps est celle-ci – ce qui pour l'être humain se représente n'est que le reflet de son organisme ⁴. »

Le reflet de l'organisme, c'est ce qui représente le corps comme un, à partir de l'image dans le miroir. Ce qui se reflète, c'est l'idée, voire l'idéal d'un sujet indivisible. L'image reconnue dans le miroir est pour le sujet la retrouvaille imaginaire qui fait sa propre représentation. C'est en quelque sorte sa propre bobine réduite au *Da* d'une présence sans absence. « Cette image en miroir, ce corrélat bi-univoque de l'objet – dit Lacan –, c'est là le *Lust-Ich* purifié dont parle Freud, soit ce qui dans l'*Ich* se satisfait de l'objet en tant que *Lust* ⁵. » Or, « l'objet bon à connaître, et pour cause, est celui qui se définit dans le champ de l'*Unlust* ⁶ », dit aussi Lacan, faisant référence au texte de Freud intitulé « La dénégation ».

Si l'enfant fait de sa propre image un jeu d'occultation, la représentation pourra se décoller du corps pour disparaître au regard plutôt qu'à la vie. Mais si ça ne se joue pas dans un jeu de cache-cache entre le miroir et la structure signifiante, c'est la mort du sujet qui en devient l'enjeu. Mais il ne s'agit alors plus tout à fait d'un jeu.

« Tu me sauves la vie », me dit Émile, un jeune garçon de 12 ans, pour soutenir sa présence dans mon bureau. Comme Lennie, Émile est accueilli dans un IME. Il peut être dit déficient intellectuel par les

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 10 décembre 1974.

5. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 218.

6. *Ibid.*, p. 174.

mesures psychométriques aussi bien que par la norme des apprentissages scolaires. Mais s'il n'apprend pas ou très peu, ce n'est ni par défaut de connaissance, ni, semble-t-il, par défaut d'intelligence. Il s'agirait plutôt à l'inverse d'un excès qui démontre l'embrouille de ses représentations mentales plutôt que leur déficit. L'homme pense débile et il s'embrouille, dit Lacan. Ce qui embrouille, c'est qu'il n'y a pas que le miroir pour faire représentation imaginaire : la parole et la pensée peuvent tout autant y satisfaire.

Ce qui anime la parole d'Émile, c'est l'énoncé de ce qu'il nomme « des vérités pas possibles ». Le monde qu'il construit et qu'il énonce pourrait en effet s'entendre comme ce que Lacan réfère à la « perle du mensonge », dont le sujet débile ferait sa ruse. Le discours d'Émile, c'est un peu comme l'histoire du chaudron percé dont Freud, dans son ouvrage *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, fait le modèle du sophisme et de la faute de raisonnement. Une fois rendu, le chaudron emprunté se révèle être troué. Pour masquer le trou, l'emprunteur soutient à la fois qu'il ne l'a pas emprunté, que le trou y était déjà et qu'il l'a rendu intact.

Selon Freud, cette histoire de chaudron n'est pas exactement un mot d'esprit. Il ne s'agit pas en effet d'un jeu d'équivoque. Il s'agirait plutôt d'une construction sémantique qui rebouche le trou par composition de vérités pas possibles. Ce n'est plus le sens unique de l'holophrase, mais la possibilité d'une complicité entre parole et imaginaire pour faire représentation d'intégrité. « La valeur de la représentation imaginative est à tort élevée au-dessus de la réalité, dit Freud, le possible est mis presque sur le plan du réel⁷. »

« Je pourrais me tuer sans problème, me dit un jour Émile en posant fièrement une paire de ciseaux ouverts sur sa gorge. Tu vois là, y a qu'à appuyer et c'est fait. » Mais comme je le regarde sans doute un peu bêtement, à vrai dire sans inquiétude quant au tranchant de la mise en scène, il poursuit : « Bon, faudrait quand même que j'arrête mes conneries parce que si mon père apprend que je fais ça, il va me tuer. » Il reste que, même s'il ne prétend pas dire la vérité, Émile ne ment pas. Ses constructions fantaisistes qui superposent le rêve à la réalité ne sont ni mensonge ni délire. Il s'agirait

7. S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.

plutôt de la construction d'une fiction qui fait tenir son être à une représentation dont il fait sa bobine autant que sa couture.

« Et si c'était un petit rusé le débile mental ⁸ ? » se demande Lacan dans le séminaire *D'un Autre à l'autre*. « Il faut tout de même que tout ne soit pas si débile que ça chez le débile mental ? » dit-il. « Vous comprendrez mieux ce que je veux dire, si vous savez vous reporter aux bons auteurs, c'est-à-dire à Maud Mannoni. C'était une idée qui était déjà venue à certains. Le nommé Dostoïevski a appelé l'Idiot un de ces personnages qui se conduisent le plus merveilleusement quelque champ social qu'ils traversent et dans quelque situation d'embarras qu'ils puissent se fourrer ⁹. » Le prince Muichkine qui est le héros du roman est en effet un personnage singulier qui suscite l'étonnement, la curiosité, voire l'admiration de ceux qui le côtoient. Comme il n'est pas supposé manquer d'intelligence, il soulève certaines questions de la part des personnages qui l'entourent : est-il vraiment idiot ? En quoi peut-il être dit idiot ?

Dans un article intitulé « La réalité de la débilité mentale », Rosine et Robert Lefort s'appuient sur l'œuvre de Dostoïevski pour faire de l'Idiot le personnage type de la structure débile. Alors que dans son roman intitulé *Le Double* Dostoïevski situait la reproduction imaginaire du personnage sur un versant persécuteur, « l'idiot nous introduit, disent-ils, à une dimension moins radicale et hors psychose ». Selon Rosine et Robert Lefort, ce qui fait la structure de ce double débile qu'est l'Idiot du roman, c'est l'embrouille entre réel, symbolique et imaginaire, qui repose, dans l'œuvre de Dostoïevski, sur une confusion entre le meurtre du père et la castration. Sur le plan de la structure, c'est la prévalence de l'imaginaire sur le symbolique. « C'est l'imaginarisation du symbolique, disent-ils, qui assure au sujet un corps vivant par la voie d'un double. »

Mais Émile n'est pas écrivain, et l'imaginaire qui fait son double, c'est aussi le rire dont il se pare pour se faire objet de rigolade plutôt que sujet de disparition. Pour tenter de trancher un peu dans cet imaginaire en excès, je lui ai proposé de dessiner. Alors, au-delà de toute vérité pas possible, il a repris l'histoire à son début pour représenter un dinosaure sous une pluie de météorites. Comme

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 175.

9. *Ibid.*

l'image semblait bien plus sérieuse que les ciseaux sous la gorge ou la parole hypothétique du père, j'ai cru, tout aussi bêtement, pouvoir lui demander : « C'est une histoire triste ? » La réponse qu'il m'a faite est sans doute ce qui m'a décidée à entamer ce travail. « C'est comme tu veux ! » m'a-t-il répondu. Il était temps que j'y entende un peu autre chose qu'un diagnostic de structure et que j'offre un peu plus de place à une lecture entre les lignes.

Parlant du garçon qu'il appelle Hem, Pierre Bruno dit qu'il fait son analyse « sous le manteau ». En ce qui concerne Émile, il me semble que, s'il est un peu au travail, c'est le plus souvent l'air de rien. Entre le rire débile dont il se pare à l'occasion et le trop de sérieux qui ferait la disparition des dinosaures, il indique la présence d'un petit rien qu'il met en jeu et dont il s'agit de ne pas lâcher la ficelle.

Depuis peu, il a appris à compter et aux dires de son instituteur il semblerait qu'il entame un peu la lecture. Il se pourrait donc qu'il opère peu à peu quelque remontée sur la cloche de Gauss. Cela n'exclura pas pour autant le diagnostic de débilité. En effet, il n'est pas impossible qu'il s'agisse pour lui, un peu plus que pour d'autres, d'une structure ou d'une fiction nécessaire.

Miyuki Oishi

Quelle père-version ?

À une époque où l'on entend parler de perversion généralisée, voire ordinaire, de défaillance de la fonction du père dans le social avec son corollaire, un sujet en errance sans structure ¹, comment dans la clinique se situer entre le petit pervers polymorphe et les manifestations perverses chez l'enfant ? Si les traits pervers, de par leurs actes, leurs modalités de jouissance, sont présents dans la clinique infantile, peut-on supposer l'existence d'une structure perverse à part entière chez l'enfant dès lors qu'on la suppose chez l'adulte ?

Freud, on le sait, l'excluait chez le jeune enfant, tout en mettant l'accent sur la perversion polymorphe, période (antérieure à la différence des sexes) durant laquelle l'enfant ne dispose que des pulsions partielles pour se satisfaire, en raison d'une organisation pulsionnelle non liée par le primat du phallus. Le polymorphisme reste présent dans le fantasme du névrosé, sous forme de souvenir-écran, et lui donne de fait une prédisposition, non pas exceptionnelle mais normale, à toutes les perversions possibles, « il devient en fin de compte [nous dit Freud] impossible de ne pas reconnaître dans l'égale prédisposition à toutes les perversions un trait universellement humain et originel ² ». Le névrosé s' imagine pervers, il en rêve faute de pouvoir y parvenir.

Ce dont il s'agit chez Freud, c'est de la pulsion, c'est elle qui se trouve être polymorphiquement perverse ³. Lacan, dans le séminaire *Les Quatre Concepts*, infirme cette théorie, « la pulsion n'est pas la perversion. [...] au contraire ce qui définit la perversion, c'est la façon dont le sujet s'y place ⁴ ».

1. Voir les travaux de J.-P. Lebrun, *Les Désarrois nouveaux du sujet* et *La Perversion ordinaire*.

2. S. Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, 1942, p. 119.

3. *Ibid.*, p. 79-80.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 165.

Avec Freud, la perversion touchant à la vie pulsionnelle dans son polymorphisme se différencie de la structure clinique qui s'origine au moment du complexe d'Œdipe. Il articule au principe de la perversion la *Verleugnung*, le déni de la réalité de la castration qui est associé au clivage du moi, mécanisme qui consiste en un double mouvement simultané où la perception de la castration maternelle est à la fois reconnue et déniée ⁵. Lacan traduira *Verleugnung* par démenti pour différencier ce mécanisme de la forclusion (la *Verwerfung*) propre à la psychose. Freud, dans sa conception, fait du fétichisme, cette aberration sexuelle par transgression anatomique des zones libidinales, le prototype de la perversion. Le fétiche devient le signe d'un triomphe sur, et une protection contre l'angoisse de castration ⁶.

Si la perversion, en tant que réponse au manque dans l'autre par la mise en place d'un voile devant l'insupportable de la castration, ne se pose pas comme telle chez l'enfant en raison de son immaturité sexuelle, la question serait : que viennent masquer les traits pervers ou à quel défaut suppléent-ils et s'agit-il là de suppléance ?

Pour Lacan, « tout le problème des perversions consiste à concevoir comment l'enfant, dans sa relation à la mère, relation constituée dans l'analyse non pas par sa dépendance vitale, mais sa dépendance de son amour, c'est-à-dire par le désir de son désir, s'identifie à l'objet imaginaire de ce désir en tant que la mère elle-même le symbolise dans le phallus ⁷ ».

La clinique de l'enfant pose cette difficulté particulière liée à cette position de celui-ci qui est de se faire le phallus imaginaire manquant à la mère, faisant de lui cet objet *a* assujetti au désir de celle-ci. Dans la période préœdipienne où s'origine les perversions, « l'étape cruciale se situe juste avant l'œdipe [...] étape où l'enfant s'engage dans la dialectique intersubjective du leurre ⁸ ». Ainsi, l'acte pervers vise à se faire le leurre d'un phallus imaginaire destiné à tromper le désir de l'autre.

5. S. Freud, « Le clivage du moi dans les processus de défense », dans *Résultats, idées, problème*, tome II, Paris, PUF, 1985.

6. S. Freud, « Le fétichisme », dans *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1995, p. 135.

7. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 554.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 194.

Brandon, une modalité de jouissance perverse

Brandon est un jeune de 11 ans qui a été admis dans l'institution en raison des nombreuses exclusions scolaires dont il avait été l'objet. Il s'employait « à faire courir les maîtresses et à les insulter », me dit-il, m'expliquant les raisons de son admission à l'ITEP. Arrivé dans l'établissement, il s'amusait à exciter l'attention des petits autres en racontant la violence intrafamiliale : celle de son père comme la sienne envers sa mère, sans retenue ni tabou, sans affect ni culpabilité, au contraire dans un excès de jouissance, interrogeant là la nature de son lien aux autres.

La première séance fut empreinte d'un scénario érotisé, où il m'a « offert » son pied pour lui faire son lacet sous le prétexte d'une dyskinésie invalidante, dont l'étiologie est demeurée méconnue. Le malaise, l'embarras, la division que j'ai éprouvés à ce moment-là étaient en parfaite synchronie avec la satisfaction que je percevais de Brandon. Le ton était donné, l'erreur de ma part aussi. J'ai tenté de le recevoir durant deux ans et demi, au milieu de séances entrecoupées de longues périodes d'interruption, sans jamais que s'établisse un transfert analytique. Aucune demande de sa part n'a pu émerger, aucun symptôme analytique à interroger. Juste une clinique de pure jouissance à travers laquelle il était difficile de s'orienter.

« Prendre son pied », c'est exactement ce que Brandon faisait dans la structure, en n'en faisant qu'à sa tête, en venant aux séances « pour faire le sbeull » (*sic*), s'exciter sur un fauteuil pour y faire de la moto, rester quand je lui demandais de sortir, partir quand je l'invitais à travailler. Son vœu était de chercher la division de l'autre, son exaspération. Tandis que le névrosé cherche à s'assurer de l'existence de l'Autre, « le pervers s' imagine être l'Autre pour assurer sa jouissance ⁹ ». Se mettre dans cette position d'être l'objet de l'autre était le mode de relation de Brandon, en se faisant « l'instrument de la jouissance de l'Autre ¹⁰ » pour chercher sa division. Brandon tenta de répéter le scénario initial, environ un an après, mais cette fois en s'amusant à dérober des objets du bureau tout en faisant mine de les replacer, dans le vœu énoncé qu'une nouvelle fois son corps serait l'objet de l'autre, à travers une fouille.

9. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, op. cit., p. 824-825.

10. *Ibid.*, p. 823.

Pour comprendre un peu plus la particularité de son mode de lien à l'autre, la relation à son père va venir éclairer la clinique.

Qu'en était-il du père ? Homme en errance entre le domicile conjugal, les HDT et les incarcérations, il avait été suivi par les services sociaux, dans le cadre de mesures éducatives, et avait été accompagné pour prendre « soins maternels » auprès de Brandon dès sa naissance. Cette sollicitation semble avoir eu comme résultat de le mettre dans cette position de *pousse-à-la-mère*, incité par les services sociaux qui espéraient que cet homme trouverait dans cette position maternelle ladite fonction paternelle et qu'il trouverait là une voie d'équilibre. On voit là les mésusages liés à l'incompréhension des théories analytiques dès lors qu'elles sont prises au pied de la lettre, sinon transformées par le discours médico-social.

Lacan, dans la leçon du 21 janvier 1975, avance : « Peu importe qu'il [le père] ait des symptômes, s'il y ajoute celui de la perversion paternelle, c'est-à-dire que la cause en soit une femme qu'il se soit acquise pour lui faire des enfants et que de ceux-ci qu'il le veuille ou pas il prenne soin paternel ¹¹ », et il précise : exceptionnellement.

Dans le cas de Brandon, son père n'était pas situé en position de père prenant soin paternel, mais bien soin maternel tout en disqualifiant, dénigrant la mère. Dans cette position qui n'était pas celle du « juste mi-Dieu ¹² » qu'aurait été sa père-version, mais au contraire celle du Dieu-tout du fait de sa structure paranoïaque, le père de Brandon interdisait à l'institution d'avoir des demandes, des exigences, des attentes envers son fils, car seul lui, Dieu le Père, pouvait promulguer la loi et punir son fils. Or, comme le dit Lacan dans cette même leçon, « rien de pire que le père qui profère la loi surtout : pas de père éducateur ! Mais plutôt en retrait sur tous les magistères ¹³ ».

Que veut dire Lacan quand il parle de soin paternel, si ce n'est « la vraie fonction du père ¹⁴ » qui va unir la loi au désir de la mère et permettre que le grand Autre primordial soit barré, car manquant. Brandon, quant à lui, était depuis sa naissance un enfant livré à la jouissance de l'Autre paternel, dans une configuration où les femmes,

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, inédit, leçon du 21 janvier 1975.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 824.

les mères étaient rat-battues au non-être, au rebut. Monsieur affirmait que lui et son fils ne faisaient qu'un. Petit double fonctionnant en miroir, Brandon était un enfant au service des caprices d'un père, sans tiercéité possible. Sa mère effacée, femme aux prises avec la folie conjugale, ne s'en sortait guère mieux.

Si Brandon se définissait comme « une racaille », son comportement qui en un temps aurait été qualifié de psychopathique interroge le sens de ses passages à l'acte délinquants (vol, incendie, jet de projectiles, racket), le tout énoncé au milieu de propos obscènes.

Dans son texte « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », Lacan parle d'un état, de manifestation psychopathique et non de structure. Au contraire il l'interroge. « La manifestation psychopathique peut révéler la structure de la faille, mais cette structure ne peut être tenue que pour un élément dans l'exploration de l'ensemble ¹⁵. » Loin d'exclure la psychose, Lacan questionne les rapports ambigus de la réalité et du plaisir de l'aveu reçu du névrosé sous la contrainte de son surmoi, comme la jouissance ineffable du pervers, envahi par l'imaginaire. « Si de nombreux sujets dans leurs délits [...] recherchent une stimulation sexuelle, celle-ci [...] ne saurait être tenue pour un effet de débordement des instincts. Assurément la corrélation est évidente de nombreuses perversions chez les sujets qui viennent à l'examen criminologique ¹⁶. » La libido n'est pas en excès mais en défaut. Quelques années après, dans *La Relation d'objet* ¹⁷, Lacan situera certains actes délinquants (pas tous) comme des équivalents du fétichisme.

Dans sa délinquance faite en bandes, Brandon était un acteur passif, pris dans des identifications aux autres du groupe qu'il suivait pour se donner consistance. Tandis que les scènes du pied ou des semblants de vol dans le bureau ont témoigné du même scénario dans lequel il offrait son corps à l'autre et reflétaient là la mise en acte d'un fantasme pervers : s'offrir comme objet à la jouissance de l'autre.

Brandon, à défaut de « contrôler [son] cerveau » (*sic*), cherchait à maîtriser les séances et à se faire le maître du jeu. C'était sa loi qu'il

15. J. Lacan, « Introduction théorique aux fonctions de la psychanalyse en criminologie », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 132.

16. *Ibid.*, p. 148.

17. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 163.

cherchait à imposer. Dans un premier temps, il a tenté d'inverser les rôles en questionnant le clinicien, ou bien de s'en jouer, en énonçant des propos aussitôt annulés pour maintenir l'autre en déroute. La transgression du cadre imposé était un fonctionnement qui visait à lui garantir un plus-de-jouir, de cette jouissance pulsionnelle non œdipianisée. Avec la transgression, c'est l'accès à la jouissance qui est visé. Cette jouissance dont Lacan dit qu'elle n'est que semblant, ce en quoi elle ne peut être que vouée à l'échec.

Transgression et affrontement à la loi supposent néanmoins que celle-ci soit reconnue. La loi existe mais elle n'est pas respectée. Le mécanisme s'apparente au désaveu : si la loi est connue, c'est sa signification qui est ignorée. Comme le démenti de la castration maternelle qui maintient la mère phallique imaginaire et nie la différence des sexes.

Avec la *Verleugnung*, c'est la loi du désir qui est transgressée. La loi soumise à la castration, qui conditionne le désir, permet le passage de la jouissance pulsionnelle, la jouissance pure, à la jouissance phallique. La jouissance dite phallique est la jouissance sexuelle liée au langage, à l'inscription signifiante. Elle fait barrage à la jouissance pulsionnelle qui s'apparente à celle du père de la horde. C'est parce que la jouissance phallique est interdite que la loi soutient le désir. C'est ce qui s'entend dans « Subversion... » : « La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée, pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir ¹⁸ » – le désir étant institué du manque, produit par la castration. Avec le démenti de la castration, le pervers maintient la femme phallique toute, qui n'a donc pas besoin de désirer ailleurs pour jouir, et en même temps il s'assure de rester le seul objet phallique satisfaisant cet Autre primordial.

La question de la structure de Brandon est restée incertaine. S'agissait-il d'un mode de lien pervers pour suppléer à la psychose ou d'une structure perverse à part entière, même si le peu d'éléments de la cure semble davantage orienter le diagnostic vers la psychose ?

Un autre cas est celui d'Alexandre, qui, tout en s'obstinant à refuser le cadre, s'est lui aussi échiné à inverser les rôles.

18. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 827.

Alexandre, une version vers le père ?

Alexandre est un jeune d'une dizaine d'années que je reçois en raison non de son échec scolaire, mis sur le compte d'un trouble spécifique du langage, mais en raison de son comportement ayant abouti à des exclusions successives des différents établissements scolaires qu'il a pu fréquenter. Jeune au comportement particulièrement inquiétant, ne se soumettant à aucune loi, durant une longue période le travail fut quasiment impossible en raison d'une résistance massive, où Alexandre tentait d'inverser les rôles durant les séances, ou à défaut cherchait à faire alliance dans un semblant de copinage, annulant du même coup la différence des places.

À la recherche de la maîtrise du cadre, Alexandre était revêché à tout travail, dans un affrontement quasi permanent. Il pouvait se fermer dans un mutisme de plomb, s'accommodant aisément de séances courtes qui perdaient de leur efficacité sans faire coupure à la jouissance.

L'aide et le ressort de la cure se sont faits lors d'un contrôle, avec l'idée de lui faire lâcher sa jouissance au prix d'un sacrifice. Cette perte demandée n'a pas été sans effet. Sa colère, sa révolte furent coriaces et mises en scène dans un scénario qui convoquait le père, un père mis en position d'autorité et de faire loi. C'est un moment clé de la cure, qui a permis un virage en mettant en évidence un enfant à la fois terroriste et objet d'humiliation. Mon énoncé pointant là l'inacceptable et l'intolérable de cette situation semble avoir permis de donner une place autre à chacun et de restituer les parents dans leur rôle.

Si Alexandre érigeait son diagnostic comme un totem, le rendant intouchable et irresponsable car l'affranchissant du manque, sa violence masquait une souffrance liée à sa place d'objet humilié et s'inscrivait dans une double identification : l'une à une figure paternelle décrite comme violente lors de colères clastiques, l'autre à une figure maternelle en proie à la dépression.

Lacan, dans cette leçon du 21 janvier 1975, appelle la père-version la version du père, celle de la position de l'homme qui fait d'une femme l'objet *a* qui cause son désir. C'est à ce titre que le père a « droit au respect, sinon à l'amour ¹⁹ ».

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I., op. cit.*

Dans cette cure, il apparaît que c'est le père qu'Alexandre appelle, comme figure d'identification mais surtout comme agent de la castration. « La père-version [...] c'est la sanction du fait que Freud fait tout tenir sur la fonction du père. [...] c'est dans la mesure où les fils sont privés de femmes qu'ils aiment leur père. [...] la loi dont il s'agit est simplement la loi de l'amour, c'est-à-dire la *père-version* ²⁰. » Le Nom-du-Père prend dans ce séminaire un autre statut dans sa fonction de nomination et plus seulement dans sa fonction métaphorique.

Si transgression de la loi, dans la perversion, est transgression de la loi du désir, il semble qu'Alexandre ne se ferme pas au circuit de la demande et du désir. Au contraire, il semble qu'il est entré dans le transfert et qu'il se mette au travail : la souffrance éprouvée de sa place d'objet décevant, en échec et humilié, ainsi que sa peur exprimée pour sa mère victime des colères de son père. S'il se fait l'accusateur de ses parents, il apparaît que c'est le sens de ce qu'il est « normal » de faire qu'il interroge en séance, avec le souhait que le clinicien remette de l'ordre dans le désordre familial.

La poursuite de la cure devrait permettre d'orienter le diagnostic dans un sens ou dans un autre, celui de la position de victime assurée d'un Autre toujours persécuteur ou celui d'une structure névrotique en lutte contre une dépression sous-tendue par une dynamique masochiste.

Permettre à Alexandre d'arriver à se passer du Nom-du-Père « à condition de s'en servir ²¹ » serait lui permettre de ne pas y croire mais d'en faire usage. Car, comme le dit Lacan, « le père ne peut énoncer la loi, même si historiquement il le paraît : il ne peut que la servir ²² ».

Pour conclure, je dirai que la question ayant inauguré cet écrit n'a pas encore trouvé d'aboutissement sur la structure perverse et amène à poursuivre la réflexion, qui reste entièrement ouverte à la discussion.

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2001, p. 150.

21. *Ibid.*, leçon du 13 avril 1976.

22. J. Lacan, Notes préparatoires à la leçon du 9 juin 1971, parues dans le *Bulletin de l'Association freudienne internationale*, n° 54, Lutécium.

Monique Fourdin

La névrose infantile : repères structurels et familiaux chez une enfant de 7 ans

J'ai été témoin de la prise en charge de Maëva pendant une période de neuf mois. L'enfant, alors âgée de 7 ans, était suivie dans un CMPP, par une psychologue auprès de qui je faisais un stage. J'ai déjà eu l'occasion de déplier partiellement ce cas dans le numéro 53 du *Mensuel* de l'École. C'est la question du diagnostic qui avait retenu mon attention, qui était aussi l'interrogation de la psychologue en charge de l'enfant lorsque celle-ci fut présentée à l'unité clinique d'Orly. Toutefois, même si la question de la structure est sous-jacente à mon propos, ce n'est pas l'angle de lecture que j'ai retenu pour cette journée. C'est davantage du choix du sujet et de ce que la fillette a fait de sa rencontre avec le réel en l'espèce de la mort de son père que je vais parler. C'est aussi de son parcours et du traitement de son patronyme que je veux témoigner : en quelques mois, Maëva a avancé dans la construction de son fantasme avec beaucoup de « logique », passant par différentes versions du père jusqu'à ce qu'il fonctionne comme un symbole.

Lorsque je fais sa connaissance, Maëva est suivie depuis deux ans. L'écllosion des symptômes date du décès du père : tristesse, problèmes de sommeil, refus de l'autorité de la mère, et surtout l'enfant ne s'alimentait plus, ne mangeant que des sucreries. À son arrivée au CMPP, la cause du décès du père, parti brutalement, a été présentée comme mystérieuse par la mère et l'enfant : Maëva disait qu'il était mort parce qu'il avait avalé quelque chose qui lui avait fait mal au ventre. Sont ensuite apparues des difficultés scolaires (acquisition de quelques bases en lecture avec des problèmes pour écrire), assorties d'une grande immaturité staturo-pondérale (à 7 ans elle en affiche 4 ou 5) et d'une forme de « débilité » : Maëva colle au discours de

l'Autre, mère ou maîtresse ; elle confond souvent les places, notamment avec celle qui est son aînée ; parfois ses phrases ne se bouclent pas, la signification reste en suspens : c'est comme si elle ne trouvait pas dans le « je » le point d'ancrage nécessaire à l'inscription dans une parole et une histoire. « La lecture ça sert à lire et la marche à marcher », répond-elle de façon tautologique. Elle a aussi beaucoup de mal à se repérer dans la génération. Sans être une cause, les coordonnées familiales sont complexes. La fratrie est composée de cinq demi-frères et demi-sœurs, que les parents ont eus chacun de leur côté : un grand frère et une grande sœur de 18 et 20 ans, enfants d'un premier lit ; une sœur de 12 ans et demi, née d'une autre union ; et un petit frère de 7 mois que sa mère a eu avec l'homme avec lequel elle s'est rapidement remariée. De son côté, le père avait déjà une fille.

Rétrospectivement, nous faisons l'hypothèse que Maëva est alors « encalminée » dans une position précœdipienne de fixation à l'objet oral de la demande, celle à laquelle Freud ramène l'étiologie des névroses et notamment de l'hystérie, qu'il soupçonne être en rapport avec la « phase du lien à la mère ». Que répond-elle lorsque la psychologue lui propose de rencontrer quelqu'un qui peut les aider, elle et sa mère, dans leur travail ? Maëva se dirige vers les jouets, apporte une truie et son goret qu'elle append à ses mamelles : elle les montre à sa mère, pointant que le bébé est en train de boire le lait de sa maman et mimant la tétée. Serait-ce un « trognon » de fantasme qu'elle met en scène, alors même que sa mère est en train d'évoquer son souhait de retravailler et les difficultés de sa fille qui n'arrive pas à lire seule ?

Lors de la présentation de patients, et contre toute attente, Maëva se montre animée d'une vive curiosité sexuelle focalisée sur sa sœur de 12 ans et demi qui « fait des bêtises ». Affichant une perversion polymorphe caractérisée, elle relate des scénarios organisés autour des objets partiels qui viennent imaginer et nommer la jouissance. Pourtant, si cette sœur prépubère est bien porteuse de la question de Maëva sur son propre sexe, elle est aussi représentative du conflit névrotique qui l'anime : elle s'interdit la parade féminine de sa sœur qui « fait sa belle » et s'offre comme objet regard pour les garçons. Elle déploie aussi une théorie sexuelle infantile assez « classique » pour expliquer l'arrivée du puîné, théorie qui met en évidence l'importance de l'érogénéité de la sphère orale et qui nie la

différence anatomique entre les sexes : c'est en mangeant que le petit frère a été conçu et elle ne sait pas d'où il est sorti. Plus fondamentalement, Maëva présente une inhibition massive : elle ne « veut » pas lire, écrire, faire des mathématiques, « c'est pas bien », et elle témoigne d'un refus de savoir. Je dois la qualification de « refus » à Josée Mattei qui anime notre groupe. Pour cette enfant en âge d'apprendre, le savoir est frappé d'interdit : « Ma maman, elle aime pas qu'on lit », réponse dont vous apprécieriez l'équivocité de ce qui est (inter)-dit... L'entrevue se termine sur une position apparentée au renoncement, quand la fixation imaginaire à la frustration fait obstacle à la castration : « Ma sœur, elle aime travailler, pas moi. Je m'assois sur un tabouret, j'ai faim, et maman veut pas faire à manger. »

Pourtant, cette rencontre avec un tiers, un thérapeute « homme » de surcroît, n'a pas été sans effet. Le soir même, Maëva est invitée à dire ce que la présentation lui a apporté : « C'était intéressant, parce qu'ils ont écrit sur moi », et elle jette un œil dans ma direction, moi qu'on a présentée comme quelqu'un qui « apprend ». Pour la première fois depuis ma présence silencieuse en tiers dans la séance, la patiente sort donc du cadre du face-à-face avec la psychologue en m'incluant dans le dispositif. Plus étonnant, sa remarque redouble ce qui s'est passé furtivement le matin. À deux reprises, Maëva s'est tournée vers l'assemblée, placée elle aussi en tiers, et son regard s'est porté vers moi qui étais train de prendre des notes au premier rang, retranscrivant la présentation.

D'abord, quand la patiente a commencé à se montrer impliquée dans son symptôme, déclarant : « Ça m'intéresse de faire quelque chose parce que c'est mieux pour écrire. Quelqu'un qui écrit, c'est mieux quand on fait des devoirs. » Ensuite, lorsque Maëva a exprimé son souhait de devenir policière, ce qui ferait l'objet d'un conflit avec sa mère : celle-ci aurait affirmé qu'il n'existe pas de policières, alors que la petite en a vu à la télé. L'extrait est très édifiant sur la position de Maëva au premier temps de l'Œdipe. Après avoir répondu à la question du féminin par une identification inscrite dans la signification phallique, version très freudienne, elle a conclu en effet que « les policières, ça n'existe pas », inféodée au discours du grand Autre maternel. Disons rapidement que tout en se construisant sur un mode hystérique Maëva a du mal à franchir l'étape de la castration imaginaire et à passer de la métonymie à la métaphore.

L'autre conséquence majeure de ce temps d'élaboration de l'unité clinique a été de permettre que la psychologue s'autorise à introduire la question du père de cette petite fille. Dans l'après-coup, elle demande à la fillette pourquoi elle ne parle jamais de son papa ni de sa mort. Maëva explique alors qu'il y a des mots qu'elle ne comprend pas, qu'il y a ceux qu'on comprend, ceux qu'on ne comprend pas, ceux qu'on écrit, ceux qu'on dit. Elle confie que son père, qui est au Ciel, lui envoie des lettres et qu'il invente des mots qu'elle ne comprend pas. Tout cela fait écho à ce qu'elle a avancé le matin : elle a dit connaître les lettres de l'alphabet, mais pas quand elles sont écrites : « J'arrive pas à lire les mots. Je sais plus comment on dit une lettre. [...] Je suis en train de rêver des nuages. » Loin d'être hallucinée, Maëva exprime avec gravité à quoi la mort de son père l'a confrontée : la mise en jeu de l'ordre symbolique et de ce qui sert de cadre à la réalité, comme le montre aussi sa question sur les policières, symptomatique d'une interrogation sur le lien entre les mots et ce qui peut « être » ou ne pas être.

La mort et la femme : deux modalités de rencontre avec le réel, soit « la butée logique de ce qui, du symbolique, s'énonce comme impossible ¹ ». Maëva le dit très bien : elle est en prise avec la signification énigmatique, « qu'est-ce que ça veut dire ? », là où se logent dans le complexe d'Œdipe le père comme celui qui l'a et dans l'articulation langagière la métaphore paternelle qui confère la signification phallique. Pourra-t-elle s'extraire de la place d'objet métonymique de l'Autre maternel ? Avec l'image d'un père doté de la puissance de créer le verbe, sorte de dieu vivant, notre petite patiente est déjà engagée dans une construction mythique qui l'éloigne de la Chose innommable et irréprésentable, le cadavre de son père décédé, l'impossible à dire ; c'est une version du père qui supporte la fonction de la cause de l'émergence du signifiant dans sa dimension de non-sens ; mais c'est aussi un père surmoïque un peu trop présent pour cette fillette.

Après les vacances de la Toussaint, Maëva annonce qu'elle a « révisé » et qu'elle a « fait du travail ». Elle témoigne en effet de sa mise au travail : avec des crayons, soit un objet qui sert à écrire et que je traite comme un signifiant – m'inspirant de la méthode préconisée

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 143.

par Lacan pour l'analyse du mythe dans le séminaire *La Relation d'objet* –, Maëva construit une sorte de mobile de Calder ². Ainsi, à l'aide d'une ficelle et de trois crayons, elle pose une question avec une précision étonnante : est-ce qu'en substituant un élément marron à un élément rose il est possible de faire tenir dans le vide trois éléments liés ensemble ? La question de savoir si le montage tient n'est pas référée au poids ou à la forme des crayons ni à la solidité de la ficelle, mais à la couleur de cet élément tiers. Nous retrouverons ce critère différentiel de la couleur dans les séances ultérieures (elle prend un poupon blanc, puis un autre, avant de lui substituer un « marron ») ainsi que l'importance du nombre 3 (elle se demande si une mère peut nourrir trois enfants). Or, le nouveau mari de sa maman, que la petite a tout de suite appelé « papa », est « marron » et son petit frère, métis, l'est aussi.

Avec ce jeu, Maëva s'adonne donc à un traitement symbolique de l'imaginaire (un trait prélevé sur le corps de l'autre) en lien avec les éléments de son existence ; elle est vivifiée par cette création à laquelle elle est reliée physiquement par la ficelle. Je me risquerai à dire qu'elle peut alors passer du 2 au 3 ou encore du phallus imaginaire au phallus symbolique en tant que « puissance concrète de l'exercice d'une abstraction ³ », soit la définition du père symbolique. Elle réalise en tout cas un nouage des registres qui a un effet de corps et un effet sujet.

Je laisse de côté les constructions ludico-fantasmatiques de Maëva pour me concentrer sur le traitement qu'elle fera ensuite de son prénom et de son patronyme. La fillette explique qu'elle ne peut

2. Elle veut soulever les crayons à l'aide d'une ficelle avec laquelle elle les attache. Elle commence avec plusieurs, cela ne fonctionne pas : elle le remarque et s'y prend autrement. Elle essaie avec un, puis avec deux. Elle poursuit : « Est-ce que ça tient à trois ? » Pas dans un premier temps : « Avec trois, c'est plus difficile ! » Alors Maëva remplace l'un des trois feutres, de couleur rose, par un crayon marron strictement identique par ailleurs : « Peut-être avec le marron ? », indique-t-elle, comme si la différence de couleur à elle seule pouvait avoir une importance pour la réalisation de son objectif : faire tenir l'ensemble et le soulever au-dessus du bureau, en suspension. Elle parvient alors à attacher les trois crayons et à les monter en l'air devant elle : elle manifeste sa satisfaction, « oui, c'est possible ! », le montage ne tombe pas.

3. M. Lapeyre, *Complexe d'Œdipe et complexe de castration*, Paris, Anthropos/Economica, 2000, p. 57. Le phallus est la forme, l'image érigée, ce n'est pas le pénis, rappelle Lacan dans *Le Séminaire, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 70.

pas résoudre les problèmes en mathématiques car elle n'arrive pas à lire les énoncés. Elle se plaint de la réponse de la maîtresse qui lui dit de se débrouiller toute seule et ne veut pas l'aider. On découvre alors qu'à la maison sa mère lui lit les énoncés : bel exemple des bénéfiques secondaires que Maëva tire de son incapacité à lire ; elle a sa mère pour elle toute seule et s'assure de son amour. Dans la même séance, elle entame un dessin : un soleil en haut à gauche, le ciel, un pré, un arbre, des abricots, et une kyrielle d'escargots qu'elle dessine de différentes couleurs, avec deux points très marqués pour les yeux plus un pour la bouche. Elle dessine un cœur et signe au-dessus de son prénom, mais les trémas du « E » sont absents : ils se baladent sur la feuille sous la forme des yeux des gastéropodes qui la regardent et de leur bouche qui peut la dévorer. Les lettres ne seraient-elles pas trop collées à l'image pour fonctionner comme lettres, comme l'indique la matérialisation du regard dans l'écriture, figure d'un surmoi féroce ?

La fois suivante, elle commence un autre dessin : un soleil sur la gauche, deux nuages gris, puis un arc-en-ciel et des guirlandes qui recouvrent les nuages « pour faire joli ». Elle signe son dessin : « MAEVAD. » en lettres bâtons. « MAEVAD ? » s'étonne la psychologue, qui lui demande pourquoi elle n'écrit pas son nom de famille en entier : « J'aime pas écrire mon nom », rétorque Maëva sur le seuil de la porte. Première nouvelle...

C'est sur une tonalité dépressive que s'engage la séance suivante. En barrant le signe de la présence de son père, les nuages gris, Maëva exprime-t-elle de la haine pour ce père déifié et indique-t-elle ce qu'il en reste : un nom, un symbole, le totem de l'ancêtre ? En se séparant d'une partie des lettres de son patronyme, de quoi se sépare-t-elle ? Elle en a conservé l'initiale et l'a accolée à son prénom en la bordant par un point : à quoi correspond ce « collage » ?

Maëva dessine : toujours un soleil dans le coin à gauche, trois nuages bleus, un sapin, une étoile, puis elle inscrit son prénom au milieu de la feuille. Cela se complique avec le nom de famille : elle met un « D » séparé du prénom, qu'elle barre, pour lui substituer un « A » en lettre cursive entre son prénom et le « D », avant de réécrire son prénom au-dessus, avec un « D » sous le M de « MAEVA ». Elle dit alors s'appeler Maëva « Grandin », soit le nom d'une fille de sa classe

qui porte le même prénom qu'elle. La psychologue la renvoie alors à la séance précédente : se souvient-elle de ce qu'elle a dit ? Et elle rappelle à Maëva qu'elle ne s'appelle pas Grandin. La petite sourit, très contente de reprendre cette question. Elle retourne la feuille et dit s'appeler Maëva « Plotin » : c'est le nom de jeune fille de sa mère et c'est comme ça que sa grand-mère maternelle l'appelle. La psychologue prend position : « Tu sais bien que tu ne t'appelles pas comme ça ! » Et notre jeune patiente peut dire sans problème qu'elle s'appelle Maëva « Duran » : « C'est le nom de mon papa. » Ultérieurement, sur un autre dessin, elle signera encore « MAEVAD », en encadrant sa création.

« MAEVAD » est un signifiant qui présente des similitudes avec l'holophrase. Notons cependant que fermer Maëvad avec un point (solution 1), recourir à un trait emprunté à l'autre (solution 2) ou envelopper le mot avec un cadre (solution 3) sont des issues variées qui semblent moins relever de la nécessité de fusionner l'Un et l'Autre que de border la première lettre, résidu de l'objet d'amour perdu, à l'aide d'un trait unaire : une marque (1), une identification de type hystérique (2) ou une ligne, un tracé (3). La première lettre de son patronyme fonctionne d'ailleurs comme une lettre alphabétique qui ne serait pas passée à l'écrit, car elle ne s'associe pas aux voyelles pour former une syllabe : « MAEVAD ? » demande la psychologue, « - Non, MAEVA dé. Dé, c'est mon nom de famille ». Or, pour former des phonèmes avec des consonnes et passer à l'écriture syllabique, il faut avoir oublié le nom de la lettre et son image, ce qui n'est pas le cas de ce « D ». Comment « lire » dans ces conditions et vocaliser ce qui est écrit, quand le refoulement n'opère pas ou mal ?

Ces manifestations révèlent une difficulté à faire du nom de famille un signifiant identifiant sous lequel Maëva pourrait se ranger dans la chaîne symbolique, assumer une parole « en son nom », dire « je » dans l'énoncé et exister comme sujet d'une énonciation. Elle présente en parallèle des moments de vacillation de l'identité et de confusion dans la place qu'elle prend dans la parole. Trois séances ardues tourneront aussi autour des problèmes de repérage dans la famille, notamment du côté de la lignée paternelle.

Par manque de temps, je signale simplement que la logique du cas témoigne alors du lien entre le sujet de l'énonciation, en tant que

lieu du surgissement du trait unaire, et l'écriture du nom propre et des lettres. La lettre et le nom propre participent d'ailleurs tous les deux de l'écrit : ils fonctionnent à la jonction de l'émission vocale et du trait, comme Lacan le déplie dans le séminaire *L'Identification* à la leçon du 20 décembre 1961. Le nom propre a à voir en effet avec le lieu d'avènement du sujet de l'énonciation au lieu de l'Autre, soit le trait unaire, le S_1 , mais en même temps il en indique le point d'impensable et d'indicible : le réel, là où le sujet est barré dans l'ordre du signifiant et l'Autre manquant, troué. C'est le lieu de l'objet non spéculaire (la chose) et du hors-sens, là où le désir de l'Un s'égale au désir de l'Autre, au point de recouvrement de leur manque. Le nom propre ne peut donc fonctionner comme support d'identification que si le sujet consent à s'identifier à un signifiant dont le signifié lui échappe, dont la signification est retenue au lieu de l'Autre de ce premier Autre réel, inatteignable, opération qui résulte de la castration symbolique. C'est la définition même du Nom-du-Père et de la métaphore paternelle : elle permet cette identification et toutes celles qui prendront la suite, assurant le fonctionnement du signifiant comme « semblant », habillage de la chose. C'est aussi cette opération qui fait du sujet un sujet représenté par un signifiant pour un autre, soit la barre mise sur le sujet qui acquiert ainsi la signification phallique : une perte de savoir sur la jouissance, mais un gain dans la capacité à s'identifier à son être de vivant, à son sexe, et aussi à s'historiciser.

C'est ce que la suite de la prise en charge de Maëva démontre, avec la mise en place d'une ultime version du père qui lui permet de prendre ses distances avec le réel hors sens. La fillette est en colère : c'est toujours sa grande sœur qui décide, que ce soit pour le choix du chemin qui mène au CMPP ou pour la place dans les lits superposés de la chambre nouvellement repeinte. Maëva a dit « la première » qu'elle voulait dormir « en haut », sa sœur ne veut pas, mais « ça ne va pas se passer comme ça ! », « elle ne va pas occuper la place tout le temps ». Son beau-père a signifié à sa sœur que ça ne peut pas être toujours elle qui dort au-dessus et Maëva lui fait confiance quant au fait qu'elle devra obéir- beau-père qu'elle appelle d'ailleurs « papa » avant de se reprendre, entendant son lapsus. Maëva a donc trouvé un Autre en qui elle a foi ; elle pense qu'il peut arrêter cette grande sœur qui « n'écoute pas sa mère » et qui danse dans les couloirs de l'hôpital. Ce père protecteur et aimant ménage une place pour sa parole, la

protège de la rivalité féroce dans la fratrie et vient faire cesser la jouissance. On peut dire qu'elle a « adopté » le mari de sa mère : « papa » est désormais un signifiant qu'elle peut attribuer à la personne qui incarne la fonction.

La séance suivante confirme que le père fonctionne désormais comme un symbole, y compris son patronyme. La fillette entame un dessin qu'elle arrête tout de suite : « Je me suis trompée », et elle retourne la feuille. Elle dit ne pas savoir ce qu'elle voulait dessiner. « Tu t'es trompée mais tu ne sais pas ! » ponctue la psychologue. Un savoir insu anime Maëva, qui annonce qu'elle va aller « faire les bébés » ! « Faire les bébés ? » reprend la psychologue : et la fillette de rigoler, le savoir devient gai, la signification phallique est sous-entendue, interdite. La suite est encore plus savoureuse : elle veut mettre un chouchou à un poupon mais « c'est dur de coiffer les bébés ! » et elle ahane, fait des bruits de bouche suggestifs... Elle s'empare d'un poupon : « Je vais le laver à la douche pour garçon. » « - Ah bon ? Il y a des douches pour les garçons ? » « - Oui, parce que les filles doivent pas voir les garçons et les filles doivent pas voir les garçons. » Voilà qui est dit et redit dans un seul sens : il est bien question de ce qu'une fille pourrait voir sur le corps d'un garçon et qu'il ne faut pas, et pas n'importe quel garçon : un bébé marron... Le fantasme s'organise maintenant autour de l'objet du désir, alors qu'avant elle s'employait surtout à gaver ou affamer le poupon de couleur dans des scénarios sadiques oraux. « Pourquoi les filles ne doivent-elles pas voir les garçons ? », la question la laisse muette mais pas sans désir de continuer : « À demain » laisse-t-elle échapper, nouveau lapsus...

Outre la tonalité très hystérisée de cette séance, nous retenons que ce jour-là elle a signé son œuvre et cadeau. Elle a dessiné une grande fleur en forme de cœur, destinée très clairement à la psychologue. Elle a écrit son prénom sur la gauche. Étonnement de la thérapeute : « Tu n'as pas signé MAEVAD ? » La petite revient sur ses pas : « Eh ben non ! » lance-t-elle en souriant, sur un ton roublard. Elle reprend le papier et avec beaucoup d'application elle écrit son patronyme en lettres cursives, excepté la première lettre, le « D », qui demeure en caractères bâtons. Attachées entre elles, les lettres forment des vocables : le nom de la lettre est oublié au profit de sa valeur sonore. Qu'en est-il alors du « D » ? Serait-ce le nom de jouissance de Maëva qui continue de fonctionner comme lettre ?

Citons encore cette séance où Maëva explique qu'elle a accompagné son petit frère à l'hôpital, précisant qu'elle l'a vu tout nu « une seule fois ». Et qu'a-t-elle vu ? « Je n'ai pas vu autre chose. » « - Autre chose que quoi ? » La petite devient mutique ; elle termine la séance en silence, dessinant une sorte de serpent, dont elle ne voudra rien dire...

La fois suivante, elle joue avec les prénoms des enfants de sa classe et le sien : elle signe EVA, car « maman le dit, MA EVA ». Elle peut désormais entendre l'équivoque et l'écart entre l'écrit et la parole, entre l'énoncé et l'énonciation.

La dernière fois où je l'ai rencontrée, notre Œdipe en herbe était très à l'aise avec les repères spatiaux-temporels et elle pouvait parler de sa vie d'enfant de façon vivante et cohérente. Elle a voulu dessiner : une mère qui attend un enfant et deux fillettes avec des couettes. C'est la première fois qu'elle faisait des personnages. La psychologue lui a demandé si elle savait comment on faisait les bébés : « Elle a un mari. » Et d'où sortent-ils ? « De la chounette », et elle a désigné la place du vagin. La thérapeute lui a redemandé si elle avait envie de savoir comment on faisait les enfants. Je laisserai le dernier mot à Maëva : « Pas tout le temps »...

Présentation

*Au risque de la topologie
et de la poésie*
de Michel Bousseyroux

Sidi Askofaré

Une psychanalyse pour le XXI^e siècle ?

Je tiens d'abord à remercier Michel Bousseyroux pour l'occasion qu'il nous offre d'échanger autour de son dernier ouvrage qu'il a joliment intitulé : *Au risque de la topologie et de la poésie, Élargir la psychanalyse*¹. Et ce qui m'a arrêté d'emblée, c'est ce sous-titre surprenant qui sonne comme un mot d'ordre, mais au bon sens de ce terme. Nous en avons connu par le passé dans la psychanalyse et hors la psychanalyse. « Retour à Freud » disait Lacan, « Lire *Le Capital* » lançait Althusser !

Aujourd'hui, c'est donc Michel Bousseyroux qui ne nous invite à rien de moins qu'à « élargir la psychanalyse ». Entreprise difficile qui requiert d'abord de connaître les limites, d'avoir exploré jusqu'à ses frontières et ses bornes ladite psychanalyse, ce qui n'est pas donné à tout le monde ! Entreprise qui requiert ensuite d'accompagner le mouvement d'émancipation de la psychanalyse, enfermée comme nous le savons dans des catégories, des concepts et des références que toute l'expérience qu'elle institue récuse.

Mais je remarque aussi que Michel Bousseyroux ne propose pas d'approfondir, de creuser la psychanalyse ; ce n'est pas vers le trou sans fond d'une psychologie des profondeurs qu'il oriente nos efforts, ce qui est tout à fait cohérent avec le choix de la topologie comme de la poésie.

Au risque de la topologie et de la poésie est, pour ainsi dire, un ouvrage qui ne se résume pas. En effet, un livre qui se résume est à mon sens un livre dont on peut atteindre la « substantifique moelle » sans avoir à l'ouvrir. Le livre de Michel Bousseyroux est justement aux antipodes de ce type de littérature. Et ce d'autant que, recueil de

1. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie, Élargir la psychanalyse*, Toulouse, Érès, 2011.

travaux – articles, exposés, conférences, communications –, il s'agit d'un livre non seulement qui est destiné à être déchiffré et lu, mais qu'on gagnerait à relire, et si j'ose dire : à re-relire... Véritable trésor du savoir analytique, il vous enseigne bien sûr mais à la mesure de votre savoir.

J'ajouterai qu'une des particularités de cet ouvrage est de prendre véritablement au sérieux le dernier enseignement de Lacan et d'essayer d'en tirer toutes les conséquences pour sa pratique, sa doctrine, son éthique et la formation des analystes.

Si *Au risque de la topologie et de la poésie* ne se résume pas, le réveil du sommeil dogmatique auquel il convie permet de situer clairement son enjeu. Et Michel Bousseyroux le résume très clairement à la page 14 de son ouvrage :

« Courir le risque de la topologie et de la poésie, s'y exposer comme psychanalyste, c'est élargir la psychanalyse. L'élargir, c'est d'abord l'affranchir du sens, et par là même de la religion. Plus encore, c'est la faire sortir de derrière la grille du psychisme où Kant emprisonne l'inconscient, pour l'introduire, avec la topologie, à une nouvelle esthétique, et, avec la poésie, à une nouvelle éthique ouvertes au savoir sans sujet de l'inconscient lalangue où le poème sans poète qu'il nous fait être a son lieu et dont on ne saurait traverser le *hiatus irrationalis* qu'en le signant du *a* de la cause qu'on y laisse choir, comme Michelangelo signe à la chapelle Sixtine son *peauème* du Jugement dernier. »

Au fond, cet « élargissement » de la psychanalyse à quoi Michel Bousseyroux nous invite porte au moins sur trois fronts :

– le front de la structure que la topologie permet de penser en sortant l'analyse de l'esthétique transcendantale de Kant et en ouvrant la voie conduisant à, pour appeler : « plus loin que l'inconscient » ; sous-entendu : plus loin que l'inconscient freudien, l'inconscient psychique, l'inconscient-représentation ;

– la question de l'interprétation, voire de sa technique, telle que reprise par un inconscient réel, soit une interprétation qui tienne compte du réel, du « sens, ab-sexe » ;

– Enfin, un tel *aggiornamento* théorique n'est pas sans poser la question des conséquences de l'inconscient réel et de l'orientation vers le réel sur la direction de la cure, la passe et ce que Lacan tenait pour la responsabilité des analystes : assurer la présence de l'inconscient dans le champ scientifique.

Inutile de vous dire, après ce survol, que c'est davantage qu'un débat que cet ouvrage mérite : un véritable colloque qui eût permis une reprise, des échanges et des répliques pour tirer les nombreuses conséquences pour la psychanalyse d'aujourd'hui et la psychanalyse à venir des élaborations précises et éclairantes de Michel Bousseyroux.

Chronique

Petits riens

Claude Léger

L'abeille et la coquille

Tous les dix ans depuis sa mort, on a droit à un *buzz* Lacan, peut-être une variété bourdonnante du « label Lacan », que ce dernier, de son vivant, n'avait pas hésité à féminiser ¹. Voilà ce qui, soit dit en passant, donne un sens sexuel au « Pas-tout Lacan » que nous sommes parfois amenés à consulter, comme on consulterait une pythie : il existerait un Lacan secret, non dévoilé, et pourquoi pas non dévoyé, dont nous pourrions faire notre miel. Car, bien plus qu'une statue qu'on astique tous les dix ans et dont on asticote la sépulture, Lacan est une reine abeille qui garde dans sa spermathèque le liquide séminal où nagent des myriades d'œufs, futures ouvrières d'une ruche dont le miel est offert à qui ose affronter la forêt de dards qui en barrent l'entrée ².

Il y en a qui ont mis, l'air de rien, tous les doigts dans le miel, au point de se croire – je vais revenir sur cette forme réflexive – propriétaires du miel, du rucher et des abeilles (*Apis mellifera*).

Il m'arrive pourtant, mais c'est rare, car je suis un peu dilettante, de croire que Lacan m'appartient à moi aussi. En particulier lorsque j'ouvre mon volume des *Écrits*. Lacan s'inquiétait, au moment d'avoir entre ses mains l'exemplaire qui venait de sortir tout juste des presses de Firmin-Didot : « Est-ce qu'il va tenir ? » C'est du moins ce que rapporte Derrida, que je cite de mémoire, devant qui Lacan s'inquiétait de l'avenir de ce gros livre. Je contemple le mien, usé jusqu'à la corde, mais au brochage intact. Il s'agit bien de l'édition du quatrième trimestre 1966 : le même objet que celui dont Lacan redoutait qu'il ne se cassât ou qu'il ne s'effaçât. Et pourtant, il est toujours là sur mon bureau, « insubmersible ». Je m'imagine déjà le transmettre à mon fils pour son trentième anniversaire, avec une belle dédicace.

1. « [...] je suis devenu un signifiant – en deux mots. Le signifiant que je suis devenu, ça se dit, paraît-il, *label Lacan*. Ce truc m'encombre depuis longtemps. La belle Lacan ne peut donner que ce qu'elle a. Maintenant, il y a des débiles qui voudraient effacer mon nom. Je voudrais bien, moi aussi, ça me représenterait. » (J. Lacan, *Allocution de bienvenue au PLM Saint-Jacques*, le 15 mars 1980.)

2. Version 3D de *La Vie des abeilles* de Maurice Maeterlinck, Paris, Fasquelle, 1901.

J'y ai laissé assez peu de marques, juste corrigé quelques coquilles. Je m'aperçois que j'ai un goût certain pour les coquilles Saint-Jacques. Ça tombe bien, surtout qu'on pourrait être tenté de le sanctifier, le saint homme ! En fait, il y a peu de coquilles dans le gros volume. Les lecteurs attentifs les connaissent bien ; elles sont pour la plupart anodines.

Cependant, il en est une dont je me demande encore s'il s'agit bien d'une coquille ou d'un lapsus, un *lapsus calami* fixé par l'écriture, laissé en évidence à l'intention des générations futures et qui réapparaît chaque fois que j'ouvre les *Écrits* à la page 171, car je l'ai signalé par un point d'interrogation dans la marge. Il figure à la dixième ligne de cette page, dans « Propos sur la causalité psychique ». En voici la phrase complète : « Pour me faire entendre, j'évoquerai la sympathique figure du godelureau, né dans l'aisance, qui, comme on dit, "ne se doute de rien", et spécialement pas de ce qu'il doit à cette heureuse fortune. »

Le pronom, souligné par moi, qui donne au verbe sa forme réfléchie, est déjà présent dans la version d'origine de ce texte, qui était le premier rapport des Deuxièmes Journées de Bonneval, organisées par Henri Ey en 1946, où Lacan démonte la théorie organo-dynamique de son copain d'internat ³.

« Ne se doute de rien » évoque la figure du « bienheureux innocent », comme le rappelle Lacan, ou du cocu de vaudeville, tandis qu'on verrait plutôt ledit godelureau comme celui qui « ne doute de rien », celui qui croit que c'est arrivé ou, de façon plus concise, qui « se croit », ainsi que Lacan le précise lui-même peu après : « ... le génie de la langue française met l'accent où il le faut, c'est-à-dire non pas sur l'inadéquation d'un attribut, mais sur un mode du verbe ⁴. »

Ce qui m'arrête dans le cas du godelureau, c'est l'accent mis par Bloch et Wartburg sur le caractère péjoratif des noms commençant par *god*. Pierre Guiraud est du même avis, qui y ajoute « une idée d'enflure et de fainéantise ». Ce serait celui qui, comme disait ma grand-mère avec son inimitable accent du Bourbonnais, « pète plus haut que son cul ».

La proposition par Lacan de « se doute » se discute donc, même si d'aucuns pourront me rétorquer qu'il y a peut-être mieux à faire avec le corpus lacanien, lorsque l'avenir de la psychanalyse est en train de se jouer sur les marchés.

D'accord. N'empêche que Lacan n'a pas lâché son « se croit ». On le retrouve quarante ans plus tard, mis à la mode joycienne : « Hissecroibeau ».

3. J. Lacan *et alii*, *Le Problème de la psychogénèse des névroses et des psychoses*, Paris, Desclée de Brouwer, 1950, p. 38.

4. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 171.

Il ne s'agit plus du fou qui se croit Napoléon ⁵, mais de celui qui est parvenu à se montrer maître de « la pointe de l'inintelligible » : « Je suis assez maître de la langue, celle dite française, pour y être parvenu moi-même (à la pointe de l'inintelligible), ce qui fascine de la jouissance propre au symptôme. Jouissance opaque d'exclure le sens ⁶. » Et tant que j'y suis, je vais citer une ouvrière infatigable, au dévouement absolu ⁷ : « L'intérêt de cette trituration de la *motérialité* par l'écrit ne se comprend et ne prend sa portée qu'en référence à l'inconscient réel, "savoir parlé ⁸". »

Pour finir par un retour au label, sachons gré à Michel Bousseyroux d'avoir pioché un petit texte de Lacan que celui-ci avait confié à Jean-Michel Vappereau : « Comme je suis né poème et papouète, je dirai que le plus court étant le meilleur, il se dit "être où". Ce qui s'écrit de plus d'une façon, à l'occasion : étrou. [...] C'est un poème signé "Là quand" parce que ça a l'air d'y répondre naturel ment ⁹. »

1^{er} octobre 2011

5. Vient de paraître à point nommé chez Gallimard un essai très documenté de Laure Murat, *L'Homme qui se prenait pour Napoléon (Pour une histoire politique de la folie)*.

6. J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 565. Pour les chanceux qui possèdent *Joyce avec Lacan* (Paris, Navarin éditeurs, 1987), qui a l'avantage d'être broché et de ne pas se casser, contrairement au précédent, la phrase est page 32.

7. Toujours Maeterlinck.

8. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 67.

9. M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie*, Toulouse, Érès, 2011, p. 300. On trouve l'original sur le site www.valas.fr, sous la rubrique « J. Lacan à J.M. Vappereau ».

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom :

Prénom :

Adresse :

Tél. :

Mail :

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel

sont archivés sur le site de l'EPFCL-France

www.champlacanianfrance.net